

Graph

**LES ARCS, 8-10 MARS 2010**

# Transmission et prospective

Savoir où aller suppose que l'on donne du sens à l'action humaine et continuer son chemin, c'est bien assurer le lien entre un passé et un devenir. Comme toute organisation humaine, l'hôpital public s'adapte dans une évolution que Teilhard de Chardin désignait par le terme « orthogénèse », c'est-à-dire une évolution dirigée, ici pour l'hôpital par les valeurs de service public, c'est-à-dire une forme d'humanisme qui n'indique pas le chemin à prendre mais la direction à maintenir et à retrouver.

Les multiples réformes, l'évolution des techniques comme des aspirations humaines ne prennent de sens que par rapport à l'objectif. Pour cela, et en reprenant les termes de l'homme de Sarcenat, il importe de se consacrer à l'inaltérable, c'est-à-dire en fin de compte le naturel et l'irréversible par opposition au contingent, au particulier, et préférer le long terme à la mode et à l'instant.

Dans une dynamique de confiance et de progrès, je souhaite que dans un monde hospitalier en pleine évolution et restructuration, ce séminaire soit une étape de plus dans cette recherche et partage collectif.

**Jean-Paul SEGADE**

Directeur général, AP-HM, président du Graph

## **UTES, HISTOIRES, NORMES ET SAVOIRS DANS L'ENTREPRISE**

### **La culture d'entreprise... soluble dans la machine à café ?**

Pierre Blanc-Sahnoun ..... p. 667

### **À quoi servent les théories des organisations ?**

Jean-Michel Saussois ..... p. 670

## **TRANSMISSION ET PROSPECTIVE DE LA CULTURE ET DES ÉMOTIONS À TRAVERS LES ARTS**

### **Conservation et modernité**

Florence de La Roncière ..... p. 673

### **La mémoire des événements**

Robert Mugnerot ..... p. 678

### **Transmissions d'émotions et racines du futur**

Jean-Marc de Pas ..... p. 682

*\* Sont présentées ici les interventions du lundi 8 mars. Celles des 9 et 10 mars seront publiées dans le prochain numéro.*

*Dossier réalisé par Krystyna Astier - Photos d'Olivier Madar et de Claudia Breccia*

**MOTS CLÉS**

Culture d'entreprise  
Réflexion  
Changement  
organisationnel  
Relations humaines  
Graph  
Les Arcs 2010



## RITES, HISTOIRES, NORMES ET SAVOIRS DANS L'ENTREPRISE

# La culture d'entreprise... soluble dans la machine à café ?



**Pierre  
BLANC-SAHNOUN**  
Consultant  
et thérapeute narratif  
Directeur de la Coop RH  
et de la Fabrique Narrative

**J**e vais vous parler d'un sujet que vous connaissez tous parce que vous y êtes confrontés en permanence : dans une communauté de travail, et en dépit de tous les efforts de la communication efficace et rationnelle des dirigeants, Radio Moquette reste de loin la source d'information la plus écoutée.

Consultant en ressources humaines et thérapeute narratif, je travaille à partir des histoires qui naissent dans les communautés de travail et qui permettent à ces dernières de donner du sens à leur environnement. C'est en créant des histoires que les individus et les groupes donnent une cohérence et une signification au monde. Nous sommes d'inlassables créateurs de sens, et ces histoires qui relient les points de nos diverses expériences, en les installant dans des séquences d'événements, donnent forme à notre perception du monde.

L'« approche narrative » existe depuis une trentaine d'années et a été mise au point en Australie et en Nouvelle-Zélande par des psychologues et des travailleurs sociaux, à l'origine pour travailler avec des communautés aborigènes en grande souffrance. Elle est enseignée et pratiquée en France depuis six ans. Je dirige l'un des deux centres

français qui forment des intervenants narratifs, la Fabrique Narrative, à Bordeaux. Nous avons également un cabinet de conseil qui intervient dans les organisations privées ou publiques et dans les « quartiers », partout où le lien social est en difficulté.

Nous intervenons par exemple dans la direction locale d'un grand ministère que la révision générale des politiques publiques (RGPP), dans sa grande sagesse, a décidé de fusionner avec un autre grand ministère, de culture opposée. L'une des premières mesures décidées a consisté à fusionner les deux systèmes informatiques en un nouveau système d'information (NSI). Mais l'implémentation de ce nouveau système a été retardée à trois reprises en 18 mois, car les cabinets de conseil chargés de l'opération ne parvenaient pas à se mettre d'accord ni entre eux, ni avec le maître d'ouvrage. De multiples notes de service ont été diffusées par mail pour informer les cadres opérationnels de ces retards.

Résultat : sur le terrain, le NSI a été rapidement surnommé Nessie, comme le monstre du loch Ness, car selon les cadres, on en parle tout le temps mais personne ne le voit jamais. Ce bon mot a fait instantanément le tour de la communauté. Les acteurs se sont débrouillés pour relier le NSI, un sigle

## « Les résistances ont un sens : elles sont l'honneur que les gens rendent à leurs valeurs et à leur conception du métier. »

qui avait une signification mais aucun sens, à une histoire mythique de la culture commune, plutôt bien choisie puisqu'elle installait ce système dans une métaphore polysémique. Le NSI est ainsi vue comme :

- » une chose énorme et terrifiante ;
- » un monstre antédiluvien (lui dont la volonté est d'être moderne) ;
- » une entité mythique que l'on ne voit jamais ;
- » un support de fantasmes agglomérant, si l'on peut dire, les multiples peurs des communautés face à une fusion subie venue d'en haut (« en haut » étant aussi une métaphore spatiale de notre contexte commun), ignorant délibérément les savoirs et les compétences des communautés locales concernant leurs propres vies et leurs propres besoins.

### Des histoires d'une grande utilité...

- » Elles permettent de montrer que les acteurs conservent en toutes circonstances des degrés de liberté pour exercer une intelligence collective qui leur permet de répondre aux variations de leur contexte qu'elles ne comprennent pas.
- » Elles créent des solidarités locales basées sur une similarité d'expériences, servent à donner un sens aux peurs, aux deuils et aux colères des individus et des groupes en les reliant à ce qui a de l'importance pour eux, leur permettant ainsi de lutter contre des expériences traumatiques.

- » Elles permettent aux groupes de se donner une vision d'eux-mêmes, sous forme de métaphore, lorsque les dirigeants (et c'est fréquemment le cas) oublient qu'une partie importante de leur fonction est de proposer un sens. Ainsi, la plupart des groupes minoritaires où j'ai eu l'occasion d'intervenir utilisent spontanément la métaphore : « Nous, ici, nous sommes un village gaulois. » Cela se passe de commentaire.
- » Elles créent ou renforcent un sentiment d'identité et d'appartenance à des groupes minoritaires en réaffirmant des valeurs, des compétences, des fiertés, des révoltes et des espoirs communs.

### ...mais qui présentent aussi de grands inconvénients...

- » Elles deviennent « dominantes », c'est-à-dire qu'elles deviennent la seule version disponible pour donner un sens à l'expérience. C'est comme si les histoires étaient en compétition dans le champ narratif et que certaines en éliminaient d'autres pour occuper l'espace disponible alors que des multiples d'histoires sont possibles pour rendre compte d'une expérience.
  - » Elles amènent les gens à opérer une sélection dans la multiplicité des expériences de vie à leur disposition et à ne retenir que celles qui correspondent déjà à l'histoire dominante, laissant de côté toute représentation différente ou minoritaire.
- Ainsi, le NSI va se trouver emprisonné dans l'histoire de Nésie et seuls les incidents et les problèmes seront retenus et « historisés » par les acteurs, laissant de côté toute narration alternative du type « ce nouveau système améliore notre travail, il nous permet de gagner du temps, il a une logique plus proche de nos besoins, etc ».

### La résistance au changement, souvent la principale activité d'une culture d'entreprise

Issues au départ de récits fondateurs liés aux rêves et aux espoirs des pionniers, les cultures d'entreprises, dès qu'elles deviennent des « traditions » que plus personne ne remet en question, constituent des limites à la créativité. Mais là où les dirigeants voient la résistance au changement comme un « problème » ou une preuve d'archaïsme des acteurs, les pratiques narratives y voient au contraire une preuve d'intelligence et un hommage aux valeurs, espoirs et rêves liées aux représentations vocationnelles et identitaires que les gens ont de leur métier, de sa dignité, de son importance et de sa beauté.

Ce qui est vrai pour n'importe quel métier l'est encore plus pour des métiers vocationnels, liés à l'aide aux autres, à la vie, à la mort, à la souffrance, tels qu'on les rencontre dans le monde hospitalier. Plus l'attachement des communautés à leur métier et aux valeurs qui le sous-tendent est important et plus il s'exprimera par la création de sous-cultures locales de résistance puissantes, honorant et défendant ces valeurs. Et plus il sera difficile de les faire changer, surtout si les changements proposés sont perçus comme remettant en question les fondements identitaires du groupe. C'est souvent le cas des mesures de rationalisation économiques perçues comme une violente remise en question de la qualité du soin ou de l'égalité de tous face aux soins.

## Manager de façon narrative

Il faut tout d'abord accepter l'idée que les acteurs de terrain détiennent des compétences et des savoirs essentiels sur leur vie, et honorer ces compétences et ces savoirs au lieu de les disqualifier au nom de la « modernisation » ou de la « rationalité ». La plupart des gens ont des histoires négatives ou terrifiantes sur le changement organisationnel imposé, alors que leur vie regorge d'expériences de changement réussies et épanouissantes. Personne ne les aide à connecter les deux.

Pour manager le changement de façon narrative, il faut commencer par explorer ce qui ne doit pas changer, ce à quoi les gens tiennent par-dessus tout et à quoi il ne faut pas toucher afin de comprendre ce qu'ils honorent à travers leur résistance. À chaque étape du changement, vérifier avec eux ce qui est important, ce qu'ils peuvent attendre, l'intérêt que cela peut représenter et la meilleure façon de le mettre en place. Quand je dis l'explorer avec eux, je ne veux pas dire leur expliquer au moyen de brochures ou de réunions avec des consultants et des coachs qui les gavent de Powerpoint et de rétroplannings, mais leur demander de partager leurs histoires de fierté, leurs intentions, leurs espoirs et leurs engagements, travailler à partir de cela à produire non pas une nouvelle histoire de résistance, mais une histoire d'intégration du changement à leurs histoires préférées, en fonction de leurs savoirs à eux et non pas des savoirs experts des dirigeants.

Les résistances ont un sens : elles sont l'honneur que les gens rendent à leurs valeurs et à leur conception du métier. Elles parlent du sens de leur vie et de leur travail et se transmettent de façon invisible, de la main à la main, par des voies directes, des tutorats informels, invisibles, incompréhensibles au monde des mails et des présentations Powerpoint. Aucune directive venue d'en haut ne peut à elle seule lutter contre ces traditions faites de chair et de sang, avec leurs épopées, leurs héros, leurs faits d'armes, leurs tabous, leurs codes et leurs rituels. On se prive ainsi des trésors d'énergie, de créativité et d'intelligence des groupes qui se sentent écoutés et pris en compte, qui vivent le changement non pas comme quelque chose qu'on leur fait avaler, mais comme un processus nécessaire sur lequel on les consulte car c'est de leur vie qu'il s'agit. Que dire aux dirigeants sinon que, malheureusement, depuis 50 000 ans, un escalier, ça se balaie par le haut ? ●



Tarifs Atlas SSR*		Prix unitaire
adhérents FHF	155 €TTC	
adhérents FEHAP	190 €TTC	
non-adhérents	300 €TTC	



Tarifs Atlas des coopérations*		Prix unitaire
adhérents FHF	260 €TTC	
non-adhérents	380 €TTC	

\* TTC prix franco de port (TVA incluse 5,50 %) Pour les commandes à destination des DOM-TOM ou des pays étrangers, les frais de port sont facturés en sus

## Atlas FHF 2010

Éditions de la **FHF**

Les Atlas FHF 2010 représentent un outil d'aide à la décision pour une optimisation du maillage territorial de santé promu par la loi Hôpital, patients, santé, territoires (HPST).

à commander auprès de  
**héral**  
 44, rue Jules-Ferry  
 94784 Vitry-sur-Seine Cedex  
 Tél. : 01 45 73 69 20  
 Fax : 01 46 82 55 15  
[www.heral-pub.fr](http://www.heral-pub.fr)

**MOTS CLÉS**

Sociologie  
des organisations  
Gestion  
Management  
Apprentissage  
Définition  
Concept  
Graph  
Les Arcs 2010

## UTES, HISTOIRES, NORMES ET SAVOIRS DANS L'ENTREPRISE

# L'apprentissage en organisations



**Jean-Michel Saussois\***

Docteur en sociologie,  
professeur ESCP Europe

**A**u moment où les grandes entreprises traversent une crise de confiance sans précédent entre les hauts dirigeants et les dirigés, il n'est pas inutile de reprendre la question du management sous l'angle de la transmission et de l'apprentissage, une façon de revenir aux fondamentaux. Manager n'a rien à voir avec gérer, et cette confusion est redoutable pour ceux qui vivent dans les organisations ; je pourrais dire aujourd'hui, pour faire court, que les entreprises sont surgérées et sous-managées. Je m'explique : il n'y a jamais autant eu de procédures de contrôle, de tableaux de bord mensuels ou trimestriels, de niveaux hiérarchiques qui « valident ou ne valident pas » ; dans les couloirs des grandes entreprises, les cadres aiment faire de l'humour plutôt noir en disant que le collier coûte plus cher que le chien ! Pourtant, les entreprises ne sont pas managées au sens où je définis le management comme production de sens pour une action collective, une aventure humaine ; je réserve mon diagnostic pour les hôpitaux que je connais plus vu du lit que comme consultant, mais j'ose dire que gérer un hôpital n'a rien à voir avec le manager. Pour le dire de façon moins provocatrice et plus savante, il y a trop de place aujourd'hui pour les algorithmes et pas assez pour l'heuristique.

Un algorithme est une technique qui indique comment atteindre un but qui est déjà défini. Le plan de vol fourni au pilote d'avion est un algorithme ; le « *tourner à gauche puis à droite au prochain feu rouge pour se rendre à...* » du GPS est un algorithme. Les cahiers des charges qui prescrivent les phases d'un projet sont des algorithmes. Les procédures judiciaires sont des algorithmes, de même qu'une partition musicale...

Une heuristique est une méthode qui sert à trouver. Le chemin précis pour parvenir à un but n'est pas fourni, une heuristique donne des indications générales pour atteindre un but qui n'est pas défini à l'avance. Perdu dans la montagne en plein brouillard, si l'on vous dit : « *Essayez de grimper au sommet pour y voir plus clair!* », cette suggestion est une heuristique. « Un sou est un sou » est certes un dicton connu mais aussi une heuristique qui va « organiser » la vie de celui qui finira par devenir riche en se « tenant » à cette heuristique. En fait, les organisations, comme les êtres humains ont tendance à vivre leur vie par l'heuristique (les organisations ont aussi une vague idée de leur futur même si leurs dirigeants prétendent le contraire) et à la contrôler par les algorithmes (procédures de contrôle, prescription des tâches, validation des résultats par niveau hiérarchique...).

\* Auteur de *Théories des organisations*  
La Découverte, 2008

Je vais discuter ce point en me centrant sur le phénomène d'apprentissage mais, auparavant, j'aimerais vous faire réfléchir sur la figure du chef d'orchestre qui est précisément à la croisée de l'algorithme et de l'heuristique. Le dosage doit être subtil pour le manager qui doit veiller à la fois à l'exécution et à l'interprétation. Cette figure du chef d'orchestre, souvent utilisée dans les séminaires pour dirigeants, est tout à fait discutable, notamment du fait même que la partition n'est pas toujours là mais qu'elle est à construire ; en fait, c'est une excellente métaphore pour comprendre la difficulté de la transmission et de l'apprentissage parmi des individus qui, souvent, jouent en solo et qui ont été recrutés pour leurs compétences à travers des filtres sévères.

C'est à un anthropologue, Gregory Bateson, que l'on doit la conceptualisation de l'apprentissage dans une perspective très différente de celle des sciences de l'éducation où l'on va regarder de près le rapport entre le maître et l'élève.

Partant de son expérience de terrain, Bateson élabore une série de concepts en s'appuyant sur plusieurs disciplines qui émergent au sortir de la Seconde Guerre mondiale telle la cybernétique. Le concept d'apprentissage est d'emblée conçu comme un processus systémique. Bateson propose une définition de l'apprentissage délibérément tournée vers l'action : *« Dans le langage courant, non technique, le mot "apprendre" s'applique souvent à ce que nous appelons l'"apprentissage zéro", c'est-à-dire la simple réception d'une information provenant d'un événement extérieur, d'une façon telle qu'un événement analogue, se produisant à un moment ultérieur et approprié, transmettra la même information : par la sirène de l'usine, j'apprends qu'il est midi. L'apprentissage zéro est la situation où le lien causal entre le stimulus et la réponse est soudé : il n'y a pas de possibilité d'erreur dans la réponse ».*

Quand on joue à pile ou face, on ne se met pas dans une situation d'apprendre dans la mesure où on ne peut pas commettre une erreur. Et même si vous êtes très fort en théorie des jeux et que vous vous appuyez sur votre savoir mathématique sur les probabilités pour jouer à pile ou face, cela ne va pas améliorer pour autant votre performance future. On ne peut pas corriger le hasard : *« L'apprentissage zéro sera une désignation et la base immédiate de tous les actes qui ne peuvent pas être corrigés par le processus essai et erreur. »* Bateson donne une place importante à l'apprentissage à l'erreur dans la mesure où, si elle est détectée, l'erreur permet d'améliorer la compétence future. Il n'y a donc apprentissage que si une séquence essai/erreur est possible. Cette hypothèse est importante dans la mesure où elle permet de mieux comprendre la dimension non pas individuelle mais organisationnelle de l'apprentissage ; elle indique dans quelles conditions l'apprentissage est possible ou rendu impossible dans les organisations. L'erreur doit être énonçable publiquement sans risque de sanctions. L'erreur peut se dire sans risque de punition et n'est pas cachée par ceux qui la commettent. C'est un point fondamental qui renvoie à la culture de l'organisation qui accepte ou non l'erreur et ne la masque pas. Pire, cacher l'erreur, même pour de bonnes raisons, risque de faire désapprendre. Dans des organisations qui se

« On peut certes apprendre par répétition en faisant de mieux en mieux toujours la même chose, mais on peut aussi apprendre par la variété des situations, ce qui permet de fournir des réponses différentes en temps différé ou réel.

doivent d'être hautement fiables comme l'hôpital, il s'agit là d'un point essentiel pour le manager qui ne peut pas éviter évidemment d'établir des algorithmes, laissant sa place au gestionnaire. Encore faut-il que les organisations « concrètes » et les individus reconnaissent et acceptent le rôle joué par l'apprentissage.

Deux consultants/chercheurs américains vont développer le schéma conceptuel de Bateson. Argyris et Schön vont ainsi distinguer deux sortes de théories de l'action : les théories que les individus affichent lorsqu'ils expliquent leur façon d'agir et les théories qu'ils utilisent en réalité (« concrètement ») lorsqu'ils agissent.

En fait, tout se passe comme si les individus qui agissent dans les organisations développaient implicitement des algorithmes. Ces derniers se déclinent sous forme de « si ... alors ». Le « si ... alors » est la théorie que nous pensons être derrière notre façon d'agir et c'est avec ce modèle que nous déclarons entrer en interaction avec les autres, et ce en toute bonne foi. Les auteurs parlent de *espoused theory* que l'on peut traduire par « théorie professée » et il y a le « si ... alors » qui est la théorie que nous mettons effectivement en œuvre lorsque nous agissons concrètement. Les auteurs parlent alors de *theory in use*, ou « théorie pratiquée ».

C'est à partir de cette distinction que le travail conceptuel de Bateson sera rendu « opérationnel ». Et ce travail est toujours utilisé par les consultants qui travaillent sur la dynamique organisationnelle. L'apprentissage « ni-

veau I» de Bateson deviendra l'apprentissage dit «à simple boucle», l'apprentissage «niveau II» l'apprentissage «à double boucle».

Dans l'apprentissage à simple boucle, les actions peuvent être changées ou corrigées sans pour autant s'interroger sur le sens ou les valeurs implicites qui les sous-tendaient. Il s'agit finalement de détecter les écarts entre ce qui était prévu et ce qui est réalisé. Les individus ne remettent pas fondamentalement en question les hypothèses de départ qui guidaient ou structuraient leur action. Les auteurs remarquent d'ailleurs que les individus sont conscients de l'inconséquence des autres en constatant l'écart entre ce qu'ils disent faire et ce qu'ils font sans pour autant être conscients de leur propre inconséquence. Les auteurs observent ce fossé entre théorie professée et théorie pratiquée quels que soient les pays et les générations. Quatre valeurs sous-tendent cet apprentissage à simple boucle : l'individu veut garder le contrôle de la situation, il veut maximiser les gains et minimiser les pertes ; il ne veut pas exprimer de sentiments négatifs, il veut afficher un comportement rationnel et nier les émotions. L'apprentissage à simple boucle va agir sur les comportements individuels mais finalement assez peu sur l'organisation. L'apprentissage organisationnel devient difficile, sinon limité, dans la mesure où des stratégies individuelles défensives sont développées pour éviter l'explicitation du raisonnement, pour éviter aussi tout travail d'évaluation et d'attribution des erreurs à corriger. On met la poussière sous le tapis, on cache ses erreurs.

Dans le changement à double boucle, il ne s'agit pas de corriger les actions à l'intérieur du cadre mais de changer tout simplement le cadre, changer les prémisses ou les valeurs qui sous-ten-

dent les actions. Les acteurs osent remettre en question leur théorie professée, discutent et émettent des jugements, explicitent leur raisonnement. Ils acceptent les remises en cause. L'apprentissage à double boucle caractérise en fait véritablement l'apprentissage organisationnel puisqu'il s'agit de changer le programme maître.

Lorsque les théories en usage évitent les jugements critiques, les recherches montrent qu'elles évitent la confrontation et favorisent en retour la qualité des relations entre les personnes ; la communication est finalement pauvre sans controverse et les erreurs peuvent s'accumuler. Ces stratégies empêchent alors les processus de *feed back* («nourrir en retour») ou de rétroaction (Giddens) et la production de *valid knowledge*. En fait, l'apprentissage organisationnel n'est possible qu'en absence de routines défensives qui se situent aussi bien au niveau des individus que des organisations.

En quoi les routines vont freiner la dynamique d'apprentissage ?

Pour Dubuisson, les routines peuvent se définir par quatre caractéristiques :

- » elles sont récurrentes, c'est-à-dire reproductibles sans délibération ;
- » elles font l'objet d'une sélection ;
- » elles sont mises en œuvre dans un contexte organisationnel ;
- » elles sont stables et ont un caractère prévisible.

Cette définition de la routine exclut les processus d'inscription des savoirs dans les objets et les équipements et laisse peu de place à l'apprentissage en simple boucle et *a fortiori* en double boucle ou le deutéro-apprentissage. À partir de son travail d'observation ethnographique, Sophie Dubuisson, en 1996, propose de définir la routine «*comme la compétence doublement répartie entre les individus et les dispositifs pour rendre comparables voire commensurables de s situations d'action (ou cadres d'action) entre elles, facilitant la mise en œuvre de séquences d'action dont la stabilité et l'invariance sont assurés*». Cette définition qui tient compte du rapport entre les acteurs et les dispositifs éclaire autrement les routines défensives, à comprendre plutôt comme des freins à l'apprentissage organisationnel (au sens d'Argyris). Les recherches actuelles montrent que les routines défensives se développent dans tout type d'organisation ; les individus ne sont pas forcément guidés par un désir d'apprendre.

Les modalités d'apprentissage sont nombreuses : on apprend par répétition et par l'augmentation de la variété de son champ de compétence. On peut certes apprendre par répétition en faisant de mieux en mieux toujours la même chose, mais on peut aussi apprendre par la variété des situations, d'où des réponses différentes en temps différé ou réel. C'est la variété des cas à traiter qui va permettre la constitution d'une base d'expérience pour les professionnels en charge d'établir des diagnostics. C'est d'ailleurs ce type de raisonnement qui est utilisé pour justifier des fermetures d'unité. On le voit, la question de l'apprentissage est centrale pour le fonctionnement des organisations et j'espère au moins vous avoir convaincus que gérer n'est pas manager. ●

**MOTS CLÉS**

Patrimoine  
Définition  
Monument historique  
Conservation  
Transmission  
Graph  
Les Arcs 2010

Graph

## TRANSMISSIONS ET PROSPECTIVE DE LA CULTURE ET DES ÉMOTIONS À TRAVERS LES ARTS Conservation et modernité



**FLORENCE  
De LA RONCIÈRE**  
Administrateur  
conservateur  
des Monuments  
historiques,  
intervenante  
à la Sorbonne

**L**a notion de conservation des monuments et des objets d'art s'est beaucoup étendue. La prise de conscience d'un devoir de transmission se manifeste désormais à l'échelle nationale et mondiale, accompagnée de mesures d'inventaire et de protection, d'actions de sauvegarde, d'efforts de médiation. Ces acquis résultent d'une longue histoire, ponctuée d'épisodes incohérents qui prouvent bien que le concept de patrimoine reste le fruit d'une dialectique complexe de la conservation et de la destruction.

Au nom de la modernité, la question de l'intégration des créations contemporaines dans un contexte architectural ancien reste notamment posée.

Comment s'est développée cette sensibilité française qui permet de constater que le fait de « conserver » n'est plus réservé à un petit nombre de défenseurs-connaisseurs mais trouve progressivement une résonance accrue dans l'opinion et les médias ? Quels sont les efforts déployés pour mieux assurer la connaissance, la conservation et la mise en valeur du patrimoine ?

La modernité représente-t-elle un danger ou une formidable interpellation qui oblige les professionnels de la

conservation à répondre aux questions : que conserver ? pourquoi ? pour qui ? Comment faire dialoguer le passé et le présent ?

Nous employons aujourd'hui le terme « patrimoine » pour désigner tout ce qui semble devoir être « conservé », en ajoutant ou en sous-entendant une idée de respect. Que signifie à l'origine ce mot « patrimoine » ?

Il renvoie à ce bien d'héritage qui descend des pères aux enfants. Composante de la famille, ce bien doit être respecté : l'héritier apparaît comme le dépositaire des biens familiaux. Le mot n'évoque donc pas *a priori* le chef-d'œuvre mais bien l'idée même de transmission.

Quant au mot « monument », il vient du latin *monere* : avertir et remémorer.

Le monument constitue un repère dans le temps et dans l'espace, il a un rôle commémoratif. Ainsi se transmet d'une civilisation à l'autre par exemple l'usage de commémorer un événement militaire ou une victoire populaire, telles la colonne Vendôme ou, place de la Bastille, la colonne de Juillet édifiées sur le modèle de la colonne Trajane.

Dans la civilisation judéo-chrétienne, depuis la conservation des tables de la Loi et de l'Arche d'alliance, dans le Temple de Jérusalem jusqu'aux

## « Influences et références ne signifient pas amour austère ou stérile de l'Antiquité, mais respect des connaissances et des apports des anciens. »

reliques vénérées dans nos sanctuaires, la religion enseigne la notion de mémorial.

Pour présenter, conserver et vénérer les reliques de la couronne d'épines du Christ, le très *chrestien* Louis IX fait édifier en 1248, au cœur de son palais, la Sainte-Chapelle, une merveille d'architecture qui va produire, par son audace technique, admiration et respect. Cet édifice a abrité également les chartes, c'est-à-dire les archives royales. Par là même, la royauté se dote de symboles qui renforcent son pouvoir, sa légitimité et son prestige international: elle est héritière de Jérusalem, Rome, Byzance. Dans le Paris du XIII<sup>e</sup> siècle, la flèche de la Sainte-Chapelle apparaît comme un message spirituel très fort mais aussi comme un lieu de mémoire et de pouvoir, cadre d'une commémoration dynastique.

Toute valeur symbolique entraîne presque nécessairement des réactions et suscite des phénomènes d'iconoclasme. Par exemple, les violents épisodes des guerres de religion le prouvent: l'abbaye de Cluny, en Bourgogne, capitale monastique sans équivalent en Europe, monastère modèle, est pillée. *A contrario*, des habitants de Bazas sauvent leur cathédrale moyennant une rançon,

montrant ainsi leur vénération pour cet édifice, l'identité de leur communauté. Ces attitudes opposées illustrent la formule de mon maître, André Chastel: « *Le patrimoine se reconnaît au fait que sa perte constitue un sacrifice et que sa conservation suppose des sacrifices.* »

La notion de lieu sacré inspire un sentiment indistinct de propriété collective et donc de devoir de conservation et de transmission.

Quant à l'attitude qui consiste à raser pour bâtir plus grand, plus beau ou ailleurs, elle procède d'un besoin permanent chez l'homme: créer, inventer. Car détruire dans ces cas-là, c'est faire preuve de modernité! C'est répondre aux évolutions des goûts et des besoins de son époque, c'est rivaliser avec son voisin, son concurrent, son ennemi..., c'est montrer sa puissance à la fois sociale, financière, politique..., c'est s'affranchir des modèles anciens.

Ainsi, bien souvent, les rois de France ne se montrent pas attachés au maintien des ouvrages civils, même fortement symboliques que leur dynastie avait elle-même élevés: François 1<sup>er</sup> invite ainsi à répudier l'art du Moyen Âge et fait raser la grosse tour du Louvre, Louis XVI fait abattre le donjon du palais de la Cité, donjon primordial de la monarchie; les exemples de manoirs et châteaux, royaux ou seigneuriaux partiellement ou totalement détruits et remplacés sont nombreux. Du château forteresse on passe au château demeure pour montrer son raffinement et non sa puissance militaire! À l'inverse, à Versailles, Louis XIV garde le petit château de son père Louis XIII avant de faire réaliser le palais que nous connaissons encore.

À travers le voyage destiné à la visite des monuments antiques et des trésors artistiques, se forge l'idée que le passé a une valeur pédagogique. La connaissance du passé peut parfaire l'éducation, en offrant une formation esthétique, elle détermine l'apprentissage du bon goût. On assiste dans toute l'Europe au développement du néo-classicisme. Les formes du passé deviennent des modèles à imiter. Une véritable filiation s'affirme, dont les créations doivent s'inspirer.

En France, arrivent les heures sanglantes de 1789: les révolutionnaires appellent à la destruction de tout ce qui évoque une société rejetée: architectures civiles et religieuses sont visées. La Convention, qui anime et dirige le mouvement révolutionnaire, porte son regard sur les monuments qui, paradoxe apparent, ne sont plus considérés comme la propriété d'individus privilégiés et donc honnis mais le reflet d'une nation tout entière.

Le 31 août 1794 est prononcé le premier discours en faveur de la conservation de notre patrimoine historique! L'abbé Grégoire, député du clergé lorrain aux États généraux, s'indignant devant les destructions qui se multipliaient à travers tout le pays, s'écrie: « *Les monuments doivent être protégés en vertu de l'idée que les hommes ne sont que les dépositaires d'un bien dont la grande famille a le droit de vous demander des comptes [...]. On ne peut inspirer aux citoyens trop*

*d'horreur pour ce vandalisme qui ne connaît que la destruction [...]. Les monuments contribuent à la splendeur d'une nation et ajoutent à sa prépondérance politique.* » Un tournant décisif se produit, une prise de conscience : la conservation des monuments va être perçue comme une nécessité publique .

Cependant, la nature des symboles change complètement... Ce sont désormais des œuvres d'art dépouillées de leur signification mais reconnues « volontairement ».

Une démarche de reconnaissance qui fait la vertu même du trésor ! Le patrimoine est d'autant plus considéré que l'on est en période de crise : il donne du sens, il devient une sorte de valeur refuge, il engendre une forme de solidarité collective. Conséquence et contrepartie : la reconnaissance d'un bien comme patrimoine entraîne une limitation du droit de propriété au nom de l'intérêt public. L'État, à travers lois et règlements, va pouvoir intervenir dans la gestion des biens patrimoniaux.

Avec Châteaubriand, Balzac et surtout Victor Hugo, les écrivains vont apporter leur concours pour inspirer une politique patrimoniale, à l'évidence puisée aux sources de la Déclaration des droits de l'homme. Châteaubriand écrit ainsi : *« L'héritage du passé doit être assumé et inspirer les générations présentes. Il doit s'inscrire dans le temps qui passe. »* Victor Hugo affirme la supériorité de l'intérêt général et national quand il s'exclame : *« Il y a deux choses dans un édifice : son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire, sa beauté à tout le monde. »*

La politique de protection des monuments historiques se met en place en 1830 et le ministre de l'Intérieur, François Guizot, décide de fonder une discipline rationnelle du patrimoine, nécessaire à toute société, reconnaissant l'exigence d'un entretien de la mémoire : *« J'avais à cœur de faire rentrer la vieille France dans la mémoire et l'intelligence des générations nouvelles, envers cette ancienne société française qui a vécu laborieusement quinze siècles pour amasser l'héritage que nous avons recueilli. [...] Croire que le passé, en face du présent, c'est la mort en face de la vie, c'est renier l'honneur du génie humain et son destin ! »* De 1834 à 1859, Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments historiques, sillonne le pays. Ainsi va naître la dimension réglementaire de la conservation qui s'accompagne de mesures de protection et de campagnes de travaux. Il va faire procéder à la restauration des monuments de l'ancienne France, notamment avec l'architecte Viollet Le Duc qui estime qu'un pays qui ne maîtrise pas son passé n'a pas d'avenir. À la même époque naissent les premières associations de sauvegarde qui vont modifier les mentalités. L'initiative en revient à Arcisse de Caumont qui fonde sur le modèle des sociétés savantes, existant à Londres depuis 1709, la Société des antiquaires de Normandie qui prend le nom de Société française d'archéologie, laquelle existe encore aujourd'hui ! Cette impulsion a donné naissance à une pléiade d'associations qui jouent un rôle déterminant car indépendant des pouvoirs publics !

Le Second Empire est marqué par de grandes opérations de modernisation : le baron Haussmann transforme Paris au prix de destructions parfois regrettables...

En 1931 se tient à Athènes, lieu hautement symbolique, la première Conférence internationale consacrée aux monuments historiques.

En France, c'est André Malraux, à partir de 1959, qui affiche une véritable ambition et met en place une politique globale tendant à répondre à la difficile dialectique entre patrimoine et modernité, entre mémoire et projets : *« En architecture, un chef-d'œuvre isolé risque d'être un chef-d'œuvre mort. »* Par la loi du 4 août 1962, il institue les secteurs sauvegardés. C'est une loi de protection du patrimoine et une loi d'urbanisme qui a opposé aux tenants de la table rase, tel Le Corbusier, des outils réglementaires qui permettent conservation et mise en valeur, rejoignant ainsi le souhait du poète et critique d'art écossais John Ruskin, qui réclamait que l'architecture d'une ville puisse émouvoir et non seulement apporter de simples services aux hommes. Une mission scientifique d'étude et de recherches est par ailleurs créée : le service de l'Inventaire général, aujourd'hui décentralisé et confié aux régions.

Dans un article paru en 1968, l'historien Alphonse Dupront écrit : *« Le patrimoine contribue au façonnement humain de l'historique quant aux besoins profonds de vivre la durée continue ou discontinue. »* L'attitude patrimoniale apporte donc une contribution capitale à l'acte de transmettre.

En 2010, en France, il y a :

» 43 000 bâtiments protégés au titre des Monuments historiques : 33 % classés, 67 % inscrits ;

» 97 villes qui possèdent un secteur sauvegardé avec le même objectif : conserver un cadre urbain et une architecture ancienne et permettre une évolution harmonieuse au regard des fonctions urbaines contemporaines.

Parmi les retombées positives de ces dispositifs, un fort développement culturel et touristique et la mise en place du label Ville d'art et d'histoire, dont bénéficient aujourd'hui 130 villes.

En 1972, sous l'égide de l'Unesco, est signée la Convention du patrimoine mondial. Désormais, il est question de la sauvegarde des œuvres d'intérêt universel, témoignage de la culture de l'homme à travers le temps et l'espace. L'Unesco réunit deux conceptions : l'environnement naturel est lié au monument et le monument agit sur son environnement.

La liste comporte à ce jour 890 biens, dont 49 % en Europe et Amérique du Nord. On y trouve aussi des exemples de reconstruction, comme celle de Varsovie, un cas qui illustre l'efficacité d'une volonté sans faille d'une nation qui, en cinq ans, a méticuleusement reconstruit le centre de sa ville détruit par la guerre.

Conservation et modernité : une opposition apparente ?

La notion de conservation des monuments a évolué au cours des siècles et revêt depuis peu une

importance nouvelle, imposant sa prise en compte. Est-ce au détriment de la faculté de création ? Quels sont les exemples réussis d'une intelligente cohabitation entre esprit conservateur et esprit novateur ? Le patrimoine ancien peut-il contribuer au développement d'une économie et d'une société modernes ? Que font les principaux acteurs publics institutionnels et les citoyens engagés dans cette cause pour concilier conservation et modernité et assumer cette mission essentielle : transmettre ?

Chaque période dans chaque pays connaît des exemples de querelles entre Anciens et Modernes... L'emploi du terme « modernité » est revendiqué à la fois par Balzac, Châteaubriand et Baudelaire. Ce dernier l'associe dans l'art à la notion de fugitif et de transitoire et l'oppose à l'éternel et à l'immuable ! Eugène Viollet Le Duc, le théoricien cette fois-ci, recommande à ses élèves d'étudier les bâtiments du passé non pour les copier mais pour en déduire le principe original. Conservation et création s'allient dans le cas de la Grande Arche de La Défense. Pour ce geste architectural marquant l'axe historique dont l'origine est la statue équestre de Louis XIV, l'architecte danois Johann Otto von Spreckelsen choisit une forme épurée reprenant celle du passé.

N'est-ce pas encore ce que dit Ricardo Bofill au XXI<sup>e</sup> siècle lorsqu'il se vante de se référer sans cesse au génie du grand architecte de la Renaissance italienne, Andrea Palladio, mort en 1580, lequel avait, lui, repris les modèles de Vitruve, architecte romain du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, auteur d'un traité fondamental sur l'architecture !

Influences et références ne signifient pas amour austère ou stérile de l'Antiquité, mais respect des connaissances et des apports des anciens.

C'est en faisant entrer les monuments dans la vie de nos contemporains que leur conservation a le plus de chance d'être assurée. Prenons le cas de la bataille autour du projet de la gare d'Orsay, celle de la pyramide du Louvre ou celle des colonnes de Daniel Buren au Palais-Royal.

À partir de 1970, passant de la notion de simple conservation à celle de mise en valeur, les spécialistes imposent la notion de réutilisation du patrimoine monumental comme meilleur moyen d'assurer son avenir par son intégration économique, culturelle et sociale. Une vraie politique d'ouverture se met en place. Les exemples sont variés et dans l'ensemble assez convaincants : ainsi la Vieille Charité à Marseille, bel ensemble XVII<sup>e</sup> classé Monument historique en 1951 et dont la rénovation a entraîné le renouvellement total du fameux quartier du Panier...

Patrimoine et modernité cheminent harmonieusement lorsque le dialogue s'instaure.

Autre exemple : on crée des centres culturels de rencontre. Le cas de la Saline d'Arc-et-Senans est particulièrement représentatif de la politique lancée en 1971 par le ministre Jacques Duhamel voulant montrer que patrimoine et création sont faits pour s'entendre.

Aujourd'hui, il existe quarante-trois centres de rencontres, regroupés d'abord dans une association créée en 1972 et maintenant dans un réseau européen qui compte douze pays. Ces lieux de mémoire accueillent des chercheurs et des artistes et deviennent des lieux de communication, de création, des lieux vivants, des lieux de partage.

Enfin quelques mots des efforts et expériences menés par l'établissement public, dans lequel j'ai servi pendant trois décennies, le Centre des monuments nationaux. Cet établissement, créé au début du xx<sup>e</sup> siècle, assure l'ouverture au public de monuments et sites appartenant à l'État, c'est-à-dire une mission de service public de transmission.

Il gère une centaine de lieux allant de sites préhistoriques ou antiques comme Glanum en Provence à des créations du xx<sup>e</sup> siècle comme la villa réalisée à Poissy par l'architecte Le Corbusier pour la famille Savoye...

Au château d'Azay, dont j'ai été la première conservatrice, la priorité a été de définir et mettre en œuvre de lourds travaux de restauration, conduits par l'architecte en chef des monuments historiques, dans la tradition des meilleurs savoir-faire et aussi avec les apports des toutes dernières techniques. Aussi, y faire réaliser une mise en lumière permettant des parcours de visite nocturne, source d'émotions oniriques mettant l'architecture en scène ou, dans la journée, proposer, grâce au concours de comédiens professionnels, des visites d'un genre nouveau pour transmettre l'histoire des lieux de manière plus vivante...

Désormais, les artistes ou créateurs contemporains sont invités dans la plupart des monuments : l'ancien ministre de la Culture et ancien patron de Beaubourg, Jean-Jacques Aillagon, maintenant président de l'établissement public de Versailles, introduit de force cette politique qui plaît à certains et choque beaucoup d'autres.

Pour quoi conserver, pour qui, sinon pour transmettre ? Tel a été mon objectif au château de Maisons, lieu ouvert à l'utilisation commerciale sous forme de locations de salons pour des réceptions et séminaires, ce qui illustre la volonté de donner aux monuments une place dans la vie économique actuelle. Je me suis d'abord attachée à le restaurer, à le conserver, à le remeubler et en même temps à y développer des actions de formation à l'intention des enfants de tout âge pour leur apprendre à regarder et à comprendre l'architecture, à l'intention aussi des enseignants des différents niveaux, de la maternelle à la terminale. Nous avons également proposé de nombreuses formes d'accueil et d'échanges avec les établissements hospitaliers voisins *via* une méthodologie adaptée et basée sur le ressenti : susciter et partager des émotions en mêlant architecture, musique et danse pour appréhender de manière sensible volumes et espaces... J'y ai organisé des festivals, de très nombreuses expositions historiques mais aussi, pour valoriser les métiers du patrimoine, des expositions-rencontres vivantes pour montrer le travail

des restaurateurs et des artisans d'art, résultant d'une transmission de gestes traditionnels. Des artistes contemporains y ont été maintes fois invités.

En guise de conclusion, je dirai que mes principales craintes pour l'avenir du patrimoine en France sont dues au manque de formation des élus décideurs, au manque de soutien aux métiers qui assurent le maintien et la transmission des savoirs, indispensables dans notre discipline, et enfin au problème du patrimoine religieux dans un pays autrefois couvert d'églises et de chapelles, désormais délaissées...

Le patrimoine hospitalier représente une histoire particulièrement intéressante, où vous êtes confronté à des situations qui vous amènent à décider de sa réutilisation. Pour le préserver, il est essentiel de trouver de bons interlocuteurs, des solutions techniques respectueuses et financièrement raisonnables. ●



**Le patrimoine hospitalier  
représente une histoire  
particulièrement intéressante [...].  
Pour le préserver, il est essentiel  
de trouver de bons interlocuteurs,  
des solutions techniques respectueuses  
et financièrement raisonnables.**

**MOTS CLÉS**

Transmission  
Prospective  
Mémoire  
Histoire  
Événement historique  
Graph  
Les Arcs 2010

Graph

## TRANSMISSIONS ET PROSPECTIVE DE LA CULTURE ET DES ÉMOTIONS À TRAVERS LES ARTS

# La mémoire des événements



**ROBERT MUGNEROT**  
Réalisateur

**U**n peu de sémantique pour commencer. La mémoire est une notion abstraite, donc pas facile à définir. Je dirais pour simplifier que c'est la capacité du cerveau à stocker des informations et à les redonner lorsqu'il est sollicité. On appelle « souvenirs » ces informations stockées dans le cerveau. « J'ai de la mémoire » signifie que mon cerveau est capable d'emmagasiner des souvenirs et de me les restituer lorsque je fais appel à eux.

Par glissement de sens, quand on parle de la mémoire d'un événement, on veut parler des souvenirs qu'il a laissés. On ne désigne plus ici la capacité du cerveau à emmagasiner des informations mais l'ensemble de ces informations elles-mêmes, conservées dans le cerveau ; on dira même dans la mémoire ou en mémoire. De la notion abstraite de capacité, le mot « mémoire » est passé à la désignation d'une réalité concrète, le cerveau, ou plutôt l'endroit du cerveau où sont conservés les souvenirs.

Mais les hommes sont des animaux imparfaits : leur cerveau est sujet à des altérations diverses et leur mémoire, fragile, est destinée à disparaître avec eux. Pour que la mémoire d'un événement soit conservée dans une famille, un groupe ou par l'humanité entière, il faut qu'elle soit transmise de génération à génération.

### Transmission de la mémoire d'un événement

Un peu d'histoire maintenant. L'homme est un animal imparfait, avons-nous dit, mais il est sociable et il communique. À l'origine sans doute par des grognements et des signes du visage, de la main. Son premier outil de communication un peu sophistiqué a été la parole, qui s'est complexifiée avec le temps. À un moment donné, l'homme est devenu capable de transmettre à ses proches, à sa progéniture, des informations concernant des événements notables dont il avait été le témoin. Ses descendants ont à leur tour transmis ces informations. Mais là encore, on connaît la fragilité de ces transmissions orales. Tout le monde a joué un jour au jeu qui consiste, dans un groupe, à faire passer une phrase que l'on se chuchote à l'oreille : « *La lune brillait avec magnificence sur le sommet du Kilimandjaro* » devient rapidement « *La brune voudrait de l'essence pour alimenter son brasero* ». Difficile dans ces conditions d'accorder une foi totale aux informations ainsi transmises et difficile d'écrire l'Histoire. On parle alors de légendes. D'ailleurs, les anciens ne se transmettaient entre prêtres, caste privilégiée et secrète,

que d'interminables généalogies apprises par cœur. Et puis vers le IV<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, en Mésopotamie, un homme, peut-être un muet, malheureux de ne pouvoir papoter avec les siens ou frustré de ne pouvoir transmettre à ses enfants la relation d'une bataille mémorable contre les terribles voisins d'au-delà de l'Euphrate, au cours de laquelle il a réussi à capturer le harem du chef, invente l'écriture. Avec un petit bout de roseau taillé en coin, sur une boule de terre glaise qu'il passe ensuite sur un feu de bois pour la pétrifier, il imprime des signes mystérieux auxquels il attribue un sens. L'information va pouvoir se transmettre de l'un à l'autre sans altération, telle qu'elle a été formulée à l'origine. Très rapidement, d'ailleurs, notre homme s'aperçoit qu'il est plus facile d'écrire sur une surface plane, alors la boule devient tablette. [On vient encore de retrouver à Mari ou à Suse, en Irak, une collection de tablettes couvertes de signes cunéiformes.] Ainsi, sa famille, son clan, sa tribu, son peuple et, de proche en proche, tous les peuples de la Terre vont petit à petit faire leur entrée dans la période de l'Histoire, selon la définition communément adoptée que l'Histoire est la période de l'évolution humaine connue par des documents, par opposition aux périodes antérieures de la préhistoire et de la protohistoire.

À partir de là, les supports de cette mémoire enregistrée, les documents, vont se multiplier. On va écrire sur des stèles en pierre, sur des papyrus, des parchemins. Et puis on invente le papier, l'imprimerie. Après les manuscrits apparaissent les livres où sont consignés des souvenirs, des mémoires, des relations d'événements de toutes sortes. Dans tous ces cas, la transmission se fait par le texte. Un texte qui peut être enrichi par des enluminures, des dessins, des tableaux... Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un nouveau support d'informations fait son apparition : la photographie. À la fin du même siècle, c'est le cinématographe. Dans ces derniers cas, la transmission se fait par l'image. Parfois l'image est aussi du texte, c'est le cas des hiéroglyphes égyptiens. Aujourd'hui, grâce au disque dur de l'ordinateur, qu'on appelle aussi mémoire, l'information, image ou texte, est transmise quasi instantanément d'un bout à l'autre de la planète par les réseaux téléphoniques, par les ondes. Elle passe d'un ordinateur à l'autre par des clés USB qui sont autant de petites mémoires ; elle passe d'un téléphone portable à l'autre par la voie des airs.

## Transmission de la mémoire d'un événement historique

En tant que réalisateur, j'ai passé une bonne partie de mon temps de travail à transmettre de la mémoire d'événements en faisant des films dits « historiques ».

Un film historique, c'est un film qui relate des événements historiques, aurait dit quelqu'un qui est resté dans les mémoires, c'est-à-dire des événements toujours du passé, bien entendu, même si celui-ci est proche, et suffisamment importants pour avoir eu un impact sur la vie des contemporains et indirectement sur celle de leurs descendants, éventuellement la nôtre. Ces événements ont

marqué les mémoires et nous ont été transmis par les divers documents dont nous avons parlé : tablettes de glaise cuite ou stèles de pierre... C'est en cela, nous l'avons vu, qu'ils sont rentrés dans l'Histoire.

En 1914, dans une ville bosniaque, un piéton s'approche d'une voiture qui roule au pas et fait feu sur le couple assis à l'arrière, tuant l'homme et la femme. Un « banal » fait divers qui fera quelques lignes dans le journal local du lendemain. Le spécialiste des chiens écrasés parlera du geste désespéré d'un amoureux éconduit ou de l'impuissance de la police à contrôler la guerre des gangs... Et puis le temps passera sur les mémoires, l'événement sera oublié et seuls les proches des victimes en conserveront le souvenir dans la tradition familiale. Seulement, la scène se passe le 28 juin 1914 à Sarajevo et les victimes ne sont autres que l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'empire d'Autriche, et sa femme. Ce double assassinat va prendre une tout autre dimension, il va avoir un retentissement considérable et finalement déclencher, quelques semaines plus tard, la Première Guerre mondiale. Chaque acteur du drame, chaque témoin direct va raconter ce qu'il a fait ou ce qu'il a vu à la police, aux journalistes, dans des mémoires, des livres de souvenirs... L'attentat de Sarajevo va ainsi passer de la mémoire individuelle dans la mémoire collective. De simple fait divers, il va devenir fait historique. Avec la mort du dernier témoin peut-être encore vivant (cela s'est passé il y a 96 ans), il sera définitivement entré dans l'Histoire.

« **Ce qui fait l'identité d'un groupe, c'est le sentiment de chacun de ses membres d'avoir un passé commun, d'appartenir à une histoire commune. C'est donc un devoir d'instruire les générations futures sur le passé de leur famille, de leur groupe. C'est ce qu'on appelle le devoir de mémoire.** »

Un fait historique, c'est donc un événement extraordinaire du passé (même s'il s'agit d'un passé très proche) qui a marqué la mémoire collective et qui est entré dans l'Histoire parce qu'il a laissé des traces tangibles et matérielles de son existence. En relatant cet événement, je fais un film historique, je laisse un nouveau document, en l'occurrence un documentaire, qui transmettra la mémoire de l'événement.

Alors, je me suis interrogé sur la finalité du travail du documentariste qui induit sa démarche.

### Transmettre pour faire connaître

Je suis justement en train de faire un film sur l'armistice de 1940 dont on célèbre le 70<sup>e</sup> anniversaire en juin prochain. L'armistice de 1940, c'est un événement historique, aucun doute là-dessus. On peut se contenter de transmettre la mémoire de cet événement en racontant avec plus ou moins de détails ce qui s'est passé, d'après les divers témoignages directs qui nous sont parvenus et que l'on a confrontés pour tâcher de dégager le récit le plus proche possible de la vérité. On dira que l'armistice a été signé le 22 juin 1940, dans un wagon de chemin de fer détaché sur une voie de

garage, dans une clairière de la forêt de Compiègne dite « clairière de Rethondes ». Des maniaques de la précision ajouteront que le chef de la délégation française, le général Huntziger, assisté de Léon Noël, ambassadeur de France, a apposé sa signature au bas de la convention d'armistice à 18h50, après que le général Keitel, flanqué du général Jodl, eut apposé la sienne. On pourra encore entrer plus avant dans les détails, dire comment chacun était situé par rapport aux autres, comment il était habillé, etc. En rapportant tout cela, on transmettra la mémoire de l'événement. Si on en a les images animées, on fera un film d'archives qui pourra se regarder comme un livre d'images. Mais on n'aura transmis que du factuel. On se sera borné à transmettre pour faire connaître.

### Transmettre pour faire comprendre

Personnellement, je pense que pour faire vraiment œuvre historique, il faut adopter la démarche de l'historien qui ne se contente pas de transmettre du factuel mais qui resitue l'événement dans son contexte, qui cherche à en comprendre les causes ou les raisons. Ainsi, aux faits bruts, on va ajouter, par exemple, que c'est Hitler en personne qui a insisté pour que l'armistice soit signé dans ce wagon et à Rethondes, voulant ainsi venger l'humiliation subie en 1918 par l'Allemagne lorsqu'elle avait signé l'armistice imposé par les alliés dans ce même wagon et dans cette même clairière. Et, pour expliquer les causes qui ont déterminé cet événement, il faut remonter dans le temps, faire ce qu'on appelle en jargon de métier des *flash back*. On peut remonter à l'offensive allemande du 10 mai et se demander comment il se fait que des généraux qui clamaient partout qu'ils avaient l'armée la plus forte du monde et que des dirigeants politiques qui leur faisaient confiance et qui étaient animés du désir d'abattre le national socialisme et l'arrogance de Hitler en sont arrivés, après seulement six semaines de guerre, à déposer les armes et à implorer un armistice ?

Là, on va commencer par interroger les historiens, spécialistes de la période, qui ont déjà fait un gros travail d'analyse sur les divers témoignages recueillis, tout en sachant que chacun de ces historiens a un point de vue déterminé par sa sensibilité, ses idées politiques, etc. Le travail des historiens nous servira à écrire le synopsis de notre film et le commentaire qui l'accompagnera. Si l'on a le temps, on remontera à la source des historiens, aux divers témoignages des principaux acteurs qui ont écrit leurs mémoires : Reynaud, Daladier, Beaudouin, Weygand, de Gaulle, le général Doumenc, Churchill, Spears, etc. On lira avec profit les récits de témoins privilégiés comme le journaliste Pertinax ou l'ambassadeur Kammerer. Là encore, plus que jamais, il faudra être circonspect et tenir compte de l'orientation politique de chacun et de sa personnalité, sachant qu'en général personne ne va ternir son image mais au contraire va avoir tendance à se donner le beau rôle. Si l'on ajoute cet

éclairage au récit brut des événements, on ne se borne plus à transmettre simplement pour faire connaître, on transmet pour faire comprendre.

## Comment transmettre

Dans notre cas, le support principal de la mémoire que nous voulons transmettre c'est le film. On va donc chercher des images éventuelles de l'événement, à moins que l'on décide de faire du «Alain Decaux raconte», auquel cas on se contentera d'une transmission par la parole seule. Pour trouver des images, qui transmettent elles-aussi des informations et qui serviront de support à un commentaire, lui-même véhiculant des informations supplémentaires, on s'adresse à des banques d'archives, des bibliothèques d'images, des médiathèques; on recherche dans les actualités françaises de l'INA, dans les actualités cinématographiques de Gaumont et Pathé qui ont fusionné leurs fonds, dans diverses collections de l'Imperial War Museum à Londres, du Bundesarchives à Berlin, du Nara à la Librairie du Congrès à Washington... On peut aussi faire appel aux films personnels conservés par les particuliers. (On a pu ainsi voir récemment sur France 5 un film réalisé à partir des bandes tournées par Eva Braun dans l'intimité de Hitler durant les treize dernières années de leur vie). On recherche aussi des photographies dans des agences spécialisées (Violet, Gamma, Magnum...), chez des collectionneurs, des particuliers. On consulte à la Bibliothèque nationale ou à la bibliothèque de documentation internationale contemporaine la presse de l'époque, en sachant que les journaux ont cessé de paraître début juin 1940 pour reparaître éventuellement, sous l'occupation, dans la clandestinité ou au contraire dans la collaboration.

Avec tous ces éléments, on peut faire un film, raconter un événement précis pour le transmettre, tel un livre d'histoire. Mais les livres d'histoire, dans leur précision et leur rigueur analytique, risquent de paraître indigestes. Pour humaniser le film, on cherche alors à relater l'événement à travers l'expérience de quelques témoins qui racontent comment ils l'ont vécu. Pour mon film, j'ai retrouvé cinq anciens combattants, dont le plus jeune a 89 ans. À la déclaration de la guerre, en 1939, tous étaient étrangers, réfugiés en France. Les uns venaient d'Europe de l'Est et avaient fui le nazisme ou les pogroms, car la plupart étaient juifs, les autres étaient républicains espagnols et avaient fui le franquisme. Tous ces émigrés se sont volontairement engagés pour la durée de la guerre sous les couleurs de la France, le pays qui les avait accueillis. Pour eux, considérés comme des «rouges» contagieux, on a créé trois régiments spéciaux. Chaque témoignage, parcellaire mais chargé de vécu, introduit l'émotion, apporte une note humaniste, vient en contrepoint du récit, forcément plus froid, plus distant de l'historien, pour le colorer, lui donner chair humaine. Il est évident que dire que six mille républicains espagnols prisonniers de guerre ont été envoyés à Mauthausen ne rend pas compte de la cruelle dureté de la vie quotidienne dans le camp.

## Transmettre pour qui, pour quoi...

Des témoins qui ont eu un destin hors du commun me questionnent parfois, surpris que je puisse les solliciter: ce que vous faites là, qui ça peut bien intéresser?, persuadés que cela n'intéressera personne. Je leur réponds que nous avons tous besoin de savoir qui nous sommes, d'où nous venons, à quelle Histoire nous appartenons. On le voit bien avec le drame de ces enfants abandonnés qui recherchent désespérément à déchirer le voile qui recouvre leur passé familial. Un enfant sans passé, c'est un enfant sans identité. La même chose pour un groupe. Ce qui fait l'identité d'un groupe, c'est le sentiment de chacun de ses membres d'avoir un passé commun, d'appartenir à une histoire commune. C'est donc un devoir d'instruire les générations futures sur le passé de leur famille, de leur groupe. C'est ce qu'on appelle le devoir de mémoire. Et puis, au-delà de cette notion identitaire, la connaissance du passé peut éclairer le présent. Et il est également important de transmettre des témoignages irréfutables afin de lutter contre les prétentions révisionnistes de certains malintentionnés qui voudraient récrire l'Histoire à leur profit. Mais j'ajoute que je suis sans illusion sur la valeur d'exemple que cela pourrait avoir sur des comportements futurs. Je ne suis pas pessimiste mais réaliste et j'ai bien peur que l'être humain n'ait pas beaucoup évolué depuis l'aube de l'humanité. Et ça, c'est une chose que m'a enseignée l'Histoire. ●

**MOTS CLÉS**

Haute-Normandie  
Sculpture  
Parc  
Jardin  
Patrimoine  
Association  
Jean-Marc de Pas  
Interview

**JEAN-MARC de PAS**  
Sculpteur paysagiste



## TRANSMISSIONS ET PROSPECTIVE DE LA CULTURE ET DES ÉMOTIONS À TRAVERS LES ARTS

# Transmissions d'émotions et prospective

### Ou comment faire vivre la sculpture dans un vaste espace de poésie

Pour Jean-Marc de Pas, docteur en philosophie de l'art et sculpteur paysagiste, l'art n'est pas une fin en soi mais un moyen d'échange et de partage : « La sculpture est le point de rencontre entre le réel et le spirituel, entre la matière et l'esprit, entre l'artisan et le philosophe. » Il recherche l'harmonie des lignes, la grâce, l'expression d'un état intérieur, pense la sculpture monumentale comme élément d'un ensemble. Depuis 1985, il a créé un vaste espace de poésie, Les Jardins de Bois-Guilbert, planté 7 000 arbres et arbustes et installé 70 œuvres en bronze, résine ou ciment. Des sculptures qui jalonnent la promenade, une façon pour le sculpteur de prolonger le geste de création et d'habiter le lieu. Un lieu d'échange et d'ouverture ouvert au public, où chacun peut se ressourcer. Il est ici interviewé par Christine Girier-Diebolt.

*Le château de Bois-Guilbert est un lieu magnifique dont vous avez hérité très jeune. Confronté très vite aux questions de conservation et de modernité, vous avez décidé de partager ce lieu. Pourriez-vous nous raconter ce chemin ?*

Ce lieu est imprégné de l'histoire de ma famille maternelle depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, époque fondatrice d'une culture familiale humaniste. Mon aïeul, l'économiste Pierre de Boisguilbert, cherche à comprendre les causes de la misère et propose des réformes pour y remédier. À l'âge de 21 ans, j'ai reçu en héritage la maison de famille. Dépositaire de ce passé, je me suis retrouvé dans ce lieu confronté à une problématique de conservation et de modernité. Je recevais ce lieu qui pouvait être un espace pour m'exprimer ou faire passer des émotions. J'avais envie de créer. J'avais aussi le souci de faire vivre ce lieu dans le respect de son histoire.

À l'époque mon père m'a écrit : « Peu importe la valeur de ce

*que tu reçois, l'important, c'est ce que tu en feras » ; c'est une vision humaniste du patrimoine. Les pierres doivent être vivantes. Avec la création du parc de sculptures, nous essayons de trouver une vocation moderne, une transmission des valeurs à travers un lieu largement ouvert aux publics.*

*Qui êtes-vous ?*

Je me définirais comme poète, dans le sens grec de l'appellation. Je fais référence au titre de ma thèse, « Essai poétique sur une pratique sculpturale ». La *poièse*, c'est la création d'essence humaine, la genèse des choses – faire, créer –, quand elle n'est pas d'essence divine. En ce sens, même si ma pratique la plus courante est la sculpture, le mot générique qui me convient le mieux serait plutôt « poésie », même s'il est question de poésie des formes. J'utilise aussi les mots, la photographie, le paysage...

*Vous avez un long parcours, vous êtes passé entre autres par l'école Boule...*

J'étais un enfant curieux, assez solitaire, tout en aimant l'échange. Après mon bac littéraire, je me suis dirigé vers l'ébénisterie d'art, la restauration du



Couple assis (sculpture et photo J.-M. de Pas)

patrimoine mobilier, à l'Institut Saint-Luc, en Belgique. Attiré par la sculpture, j'allais à des cours du soir, j'y ai sans doute découvert ma vocation aux côtés d'un professeur sculpteur. Les qualités de cet enseignant m'ont beaucoup touché, il a aidé toutes les personnes qui venaient dans son atelier à cheminer, à devenir elles-mêmes. Il ne cherchait pas à imposer sa pâte, sa marque ; il était là, au contraire, pour permettre qu'une sensibilité puisse se développer en chacun.

Mon envie d'aller vers la sculpture est due aussi à de grandes émotions ressenties en regardant des œuvres, contemporaines ou passées. À travers cette discipline, j'ai eu le désir de lier le monde de la main au monde de l'esprit.

Parallèlement à une formation à l'école Boule puis aux Beaux-arts de Paris, je me suis frotté au monde de l'art contemporain à la fac d'arts plastiques de Paris Sorbonne. J'y ai rencontré René Passeron, magnifique rencontre qui m'a conduit jusqu'à la thèse. C'était une expérience très intéressante que de prendre du recul par rapport à l'acte de création, de prendre de la distance, d'essayer de poser des mots sur cette action. Je me sentais mal à l'aise à l'idée d'utiliser « nous pensons que » dans ma thèse ; René Passeron l'a très bien compris et m'a dit : *« Il n'y a finalement aucune limite dans la forme d'une thèse, on peut tout faire, simplement si tu utilises la première personne comme un moyen d'aller plus loin dans l'intimité de la création, du processus, il faut l'expliquer au début du texte. Et après, tout est ouvert et le ton sera tout à fait approprié. »*

« Le malléable et sa pétrification » est une thèse, une réflexion sur l'action créatrice... Le modelleur rêve de donner vie à la glaise, mais le paradoxe est que dès qu'il croit y parvenir, il arrête le mouvement de la création et la matière se fige.

*Que transmettez-vous ? Est-ce simplement une transmission d'émotions, ce qui est déjà beaucoup, ou est-ce que vous ne donnez pas un nouveau moyen d'expression ?*

Un nouveau moyen... La sculpture est l'un des moyens d'expression les plus immémoriaux ; à l'époque de la préhistoire les hommes s'exprimaient déjà par les volumes, le travail de la terre.

Un nouveau moyen, oui, parce qu'il est finalement très peu accessible aujourd'hui. La sculpture, malheureusement, reste un art confiné. C'est bien dommage parce que c'est un art qui peut être tout à fait fondateur pour les enfants, les adultes, les publics en difficulté.

À Bois-Guilbert, nous essayons de rendre accessible à un maximum d'enfants et d'adultes cette activité de création. Au-delà du contact avec la matière, on essaie de leur faire comprendre et ressentir que le langage des formes est un espace d'expression. Quand l'enfant sent que l'on met à portée de sa main cette possibilité, surtout s'il a des difficultés pour parler, quand il sent qu'il peut exprimer ses émotions, sa vision du monde, sa propre poésie par le travail de la matière, on lui ouvre un nouvel espace de développement.

Que ce soit pour l'artiste ou pour l'en-

fant, chaque œuvre ou chaque travail est un passage dans lequel on se construit. Le travail sur la terre est un travail sur soi-même et on grandit chaque fois qu'on avance dans ce travail de création. Les œuvres réalisées, j'en suis finalement assez détaché. Je suis déjà dans la suivante et c'est ce qui m'intéresse. J'ai envie de continuer le chemin, ne pas être arrêté ou pétrifié.

*La prospective, est-ce dans la conception du parc que vous avez réalisé, que vous poursuivez, qu'elle s'exprime le mieux? On sait le temps qu'il faut aux arbres pour pousser. Est-ce qu'il faut une vision pour créer un parc et dans quelle échelle du temps ?*

Je considère le travail sur le paysage, dans lequel les œuvres sont vraiment intégrées, comme une œuvre en soi. Ce qui m'attire dans le travail du paysage, c'est l'idée que la matière reste en mouvement. Créer une sculpture vivante est une idée illusoire, une vanité des sculpteurs toujours déçue; nous sommes des démiurges toujours en échec.

Le peintre travaille sur une œuvre en plan: il crée des espaces dans lesquels on rentre intellectuellement. Le sculpteur travaille en trois dimensions, son œuvre se situe dans la même réalité ou

le même espace que celui dans lequel nous vivons. Dans les deux cas, le spectateur reste physiquement en dehors de l'œuvre.

Ce qui me fascine dans le travail de jardin, dans l'œuvre paysagère, c'est que l'œuvre devient vivante: on entre en elle comme dans un grand tableau vivant. Les arbres bougent dans le vent, un oiseau passe... Les sculptures elles-mêmes, même si elles sont toujours artifices, même si elles sont toujours figées, prennent un peu la mousse, se patinent... J'aime l'idée que chacun puisse entrer à l'intérieur de l'œuvre, en faire partie le temps de sa promenade.

Le rapport au temps dans les jardins... Lorsqu'on reçoit un lieu comme celui-ci, avec un patrimoine harmonieux et de grands arbres comme ces platanes magnifiques de 40 m, on réalise que les générations passées voici 200 ou 400 ans, ont construit, planté... Ces arbres sont comme des sculptures vivantes et on a envie de faire la même chose pour les suivants dans un, deux ou trois siècles; on espère que ce que l'on aime aujourd'hui pourra perdurer, embellir, être proposé au regard et à l'émotion de ceux qui suivront. Il y a donc ce rapport pluriel au temps sur un lieu comme ça, à la fois, admiration pour le passé, temps présent du partage et projection dans l'avenir. On rêve un avenir et pour que cet avenir existe, il faut le construire aujourd'hui. Planter des arbres, créer des œuvres, les installer dans leur écrin. Je pense que c'est ça, ma prospective du paysage et de la création.

L'actuel jardin symbolique est un hymne à la nature. Je réfléchis à un projet d'agrandissement sur le thème du temps, le temps dans ses trois dimensions: cosmique d'abord, interroger notre rapport à cet infini du temps; l'apparition de la vie, le processus géologique et biologique qui a permis à la vie de se développer sur terre; puis l'histoire de l'homme, dernière fraction du temps, qui occupera une place importante de ce jardin du temps. ●

## ENCADRÉ Les Jardins de Bois-Guilbert

L'association Les Jardins de Bois-Guilbert, créée en 1993, soutient l'œuvre de Jean-Marc de Pas autour de trois thèmes: l'art, la nature et l'histoire. Le prix 2010 Parc d'agrément reçu cette année par l'Association des parcs et jardins de Haute-Normandie est pour l'artiste et l'association amie une reconnaissance du travail de création et un encouragement à poursuivre les efforts dans l'entretien du parc et l'ouverture du lieu au public.

Les Jardins de Bois-Guilbert forment un lieu de partage propice à la rêverie et à la créativité: un formidable support pour développer des outils pédagogiques de sensibilisation à l'environnement et à l'art. Un lieu d'inspiration pour imaginer et créer un pôle d'activités artistiques et culturelles ouvert à tous. Un lieu où les valeurs partagées guident l'action de l'équipe: pour construire l'avenir, l'association réfléchit aux moyens de pérenniser les actions et travaille à la mise en place d'un modèle économique équilibré, avec, entre autres des outils de gestion et d'organisation pour faciliter la coordination de l'ensemble; des activités et des prestations pour développer ses ressources propres; la créa-

tion de liens avec des partenaires privés sensibles à l'art, à la nature et aux questions sociales, pour favoriser le mécénat; une volonté de s'inscrire sur le territoire haut-normand pour favoriser les liens entre les artistes et les publics en coordination avec les institutions et les collectivités territoriales (exposition pour découvrir sculptures, peintures ou photographies; stages de création pour s'initier au modelage ou autres disciplines, projet d'artistes en résidence pour rencontrer des artistes et les voir créer).

Cette année, sur 10 000 visiteurs, 4 000 enfants ont été sensibilisés à l'environnement ou initiés à la création. Le soutien des institutions publiques et de mécènes privés, ainsi que des 200 à 300 adhérents, permet à l'association de faire évoluer ses structures d'accueil et de devenir un véritable acteur touristique et culturel du territoire.

À terme, Jean-Marc de Pas souhaite créer une fondation d'utilité publique sur le site: une commission travaille à la rédaction d'une charte éthique avec les adhérents. L'association mène une démarche vers la reconnaissance d'utilité publique.

Pour en savoir plus: <http://jardinsdeboisguilbert.over-blog.com>

**MOTS CLÉS**

Transmission neurale	Évolution
Handicap	Sociologie
Transmission	Information
Concept	Accès à l'information
Philosophie	Internet
Religion	Analyse sociologique
Christianisme	Graph
Réflexion	Congrès
Société	Les Arcs
Valeur	2010

**LES ARCS, 8-10 MARS 2010**

# Transmission et prospective

Savoir où aller suppose que l'on donne du sens à l'action humaine et continuer son chemin, c'est bien assurer le lien entre un passé et un devenir. Comme toute organisation humaine, l'hôpital public s'adapte dans une évolution que Teilhard de Chardin désignait par le terme « orthogénèse », c'est-à-dire une évolution dirigée, ici pour l'hôpital par les valeurs de service public, c'est-à-dire une forme d'humanisme qui n'indique pas le chemin à prendre mais la direction à maintenir et à retrouver.

Les multiples réformes, l'évolution des techniques comme des aspirations humaines ne prennent de sens que par rapport à l'objectif. Pour cela, et en reprenant les termes de l'homme de Sarcenat, il importe de se consacrer à l'inaltérable, c'est-à-dire en fin de compte le naturel et l'irréversible par opposition au contingent, au particulier, et préférer le long terme à la mode et à l'instant.

Dans une dynamique de confiance et de progrès, je souhaite que dans un monde hospitalier en pleine évolution et restructuration, ce séminaire soit une étape de plus dans cette recherche et partage collectif.

**Jean-Paul SÉGANE**

Directeur général, AP-HM, président du Graph

**SÉLECTION DE LA TRANSMISSION, PROSPECTIVE...****La transmission neuronale**

Philippe Évrard ..... p. 45

**Internet, la sélection de l'information**

Serge Fdida ..... p. 49

**PROSPECTIVE, VALEURS ET CULTURE DOMINANTE****La mutation des valeurs****dans les sociétés industrielles avancées**

Raphaël Liogier ..... p. 51

**TRANSMISSION : HÉRITAGE ET PROJETS****Transmission et religion**

Hippolyte Simon ..... p. 56

**Peuple de la mémoire**

Haïm Korsia ..... p. 58

\* Sont présentées ici les interventions des 9 et 10 mars. Celles du 8 mars ont été publiées dans le numéro précédent.

Dossier réalisé par Krystyna Astier - Photos : Olivier Madar

Graph

SÉLECTION DE LA TRANSMISSION, PROSPECTIVE...

# La transmission neuronale

Fruit de l'évolution, contrainte incontournable de l'action humaine et modèle de l'infosphère



**Philippe ÉVRARD**  
Professeur de  
neurologie pédiatrique,  
université Paris-Diderot,  
hôpital Robert-Debré

**L**es progrès de la transmission neurale ont sans doute été l'élément crucial permettant l'émergence des mammifères à travers l'évolution des vertébrés, puis l'émergence de l'homme à travers l'évolution des mammifères. Ces progrès s'accompagnent aussi de problèmes majeurs de la transmission neurale, à l'origine de la majorité des handicaps neurologiques innés et acquis.

## Ontogenèse de la transmission neurale et son insertion dans l'infosphère en expansion

La prospective de la transmission humaine fait évoquer pour le futur trois voies évolutives principales :

- » la complexification de la transmission neurale, qui ne sera possible qu'avec la croissance du cerveau humain requérant des adaptations obstétricales afin de permettre à la tête de sortir sans trop de danger lors de la naissance (certains y voient un avenir lointain pour la césarienne) ;
- » le développement de l'infosphère, qui s'est accéléré de manière explosive par la mise en réseau des terminaux opé-

rateurs du support informatique de l'activité humaine. Les analogies entre le développement d'Internet et le développement du cerveau témoignent des avantages fantastiques de la décentralisation des terminaux opérateurs et de leur coordination en réseaux. La rigidité centralisée des voies longues du système nerveux, qui sont les câbles d'arrivée et de départ du cerveau, est à l'origine de tant de handicaps neurologiques peu réversibles alors que les réseaux décentralisés de notre cerveau sont moins vulnérables et surtout permettent une plasticité et une résilience plus modulables par la rééducation, et parfois salvatrices ;

» la sélection naturelle, qui a inscrit dans nos gènes des failles majeures qui ont conditionné certains de nos succès mais risquent maintenant de nous perdre. L'homme a la faculté, sans doute unique sur notre Terre, de pouvoir agir contre certains aspects négatifs de la sélection naturelle. C'est une nouvelle dimension, révolutionnaire, de la transmission dans l'évolution des espèces sur notre planète. Serons-nous capables de la saisir ? Christian de Duve a récemment consacré à cette question un livre fondateur : *Génétique du péché originel*.



## Le devenir de l'homme repose sur la transmission et sur la nouvelle mutation de l'évolution de notre espèce.

### Facteurs génétiques et épigénétiques : leur rôle dans l'éducation et la rééducation

L'explosion positive de la transmission neurale durant l'évolution a constamment été le fruit d'une sélection naturelle, faisant jouer les facteurs génétiques et épigénétiques. Notre ontogenèse précoce et notre développement postnatal sont aussi la résultante de ces deux types de facteurs. Les rôles respectifs de l'inné (génétique et lésionnel) et des stimulations (dues à l'environnement, à l'éducation, à l'enseignement, à la rééducation...) dans le développement du cerveau constituent le fond du débat « nature/nurture », un des problèmes cruciaux tant de la pédiatrie, de la puériculture et de la psychiatrie que du monde de l'éducation et de la rééducation. Le balancier nature/nurture a probablement oscillé dans la conscience de l'humanité dès les débuts de la pensée humaine. Les mouvements extrêmes de ce balancier dépassent souvent le niveau des connaissances objectives du moment, le pendule recevant des poussées d'accélération, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, dues aux progrès des connaissances mais aussi aux craintes, aux ignorances, aux systèmes sociaux et aux intérêts. Ce débat est plus actif que jamais en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle ; plusieurs raisons y contribuent, parmi lesquelles des découvertes encore fragmentaires mais déjà très significatives de la neurobiologie du développement et la prise de possession par l'humanité de clés techniques, conceptuelles et symboliques du code génétique. Le débat nature/nurture comporte de nombreuses variantes : « acquis/inné »,

« génétique/épigénétique » et d'autres encore. En effet, l'environnement, les apprentissages, la « psychodynamique » ne résument pas, loin s'en faut, l'« épigénèse » ; leur influence est d'ailleurs elle-même dépendante du capital génétique. L'interpénétration complexe des systèmes conceptuels est bien illustrée par la phrase de Freud : « *Nous devons nous souvenir que toutes nos idées provisoires en psychologie seront probablement basées un jour sur une "substructure" organique* », ce qui, aux yeux de Freud, n'avait sans doute rien de contradictoire avec la psychanalyse qu'il fondait. Le développement, les apprentissages et leurs troubles se situent à la croisée des facteurs de l'environnement, affectif, social, éducatif et biologique, et des facteurs innés. L'étude des influences biomédicales sur la prise en charge de certains troubles du comportement et des apprentissages doit être située dans le contexte du développement des courants de pensée utilisés pour en faire la synthèse. Dans certains pays latins, les interprétations psychodynamiques restent prédominantes. Les approches neurobiologique et neuropsychologique ont partout acquis une place importante, solidement étayée par la recherche scientifique. Au cours des dernières années, ces « écoles » professionnelles divergentes ont modéré leur langage et ont amorcé des rapprochements. Cette coexistence et cette collaboration ne sont pas seulement le fruit d'un débat d'idées et d'échanges scientifiques mais aussi le résultat de contraintes culturelles et du jeu concret des influences. Un bon nombre de faits neurobiologiques et neuropsychologiques ont maintenant été formellement démontrés ; des certitudes psychodynamiques et sociodynamiques sont aussi apparues. Il est vraisemblable que les « systèmes » exclusivement basés sur l'une de ces composantes sont erronés et que la prise en considération pluridisciplinaire de l'ensemble des facteurs est un progrès ; nous ne savons cependant pas encore ou pas toujours où se situe exactement la ligne de partage des facteurs et des interventions susceptibles de favoriser l'équilibre le plus favorable pour nos enfants et pour nos populations. Rien ne prouve, par exemple, que le compromis qui prévaut dans ce domaine au Royaume-Uni et dans d'autres pays de l'Union européenne se situe au point idéal de cette ligne de partage et il ne faut pas confondre une prise en charge viable dans un système donné et à un moment donné de l'histoire d'une communauté avec une démonstration scientifique définitive, dans un domaine où les variables et les facteurs sont multiples et où certains d'entre eux sont difficilement contrôlables ou même démontrables. J'ai résolument opté pour le dialogue entre neurobiologie et psychodynamique. Une partie des échanges de ce dialogue me paraissent convaincants et ne posent aucun problème théorique. Toutefois, pour une autre part non négligeable, le problème épistémologique est majeur et la critique suivante d'Umberto Eco est pertinente : « *Quand deux choses ne vont pas ensemble, croire à toutes les deux, et avec l'idée que quelque part il en existe une troisième, occulte, qui les unit, c'est ça, la crédulité...* » J'accepte toutefois sur ce point d'être accusé de volontarisme tant sur le plan fondamental, afin de ne pas gommer le psychodynamique par réductionnisme génétique

#### RÉFÉRENCES

- E. Boné, *Débuts biologiques de la vie humaine*, L'Harmattan, 1988.
- J.-P. Changeux, *L'Homme neuronal*, Fayard, 1985.
- Ch de Duve, *Génétiq ue du péché originel. Le poids du passé sur l'avenir de la vie*, Odile Jacob, 2009.
- Ph. Evrard, A. Minkowski, *Developmental Neurobiology*, Raven Press, Publisher, New York, 1989.
- S. Freud, *On narcissism: an introduction*, Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud (edited and translated by James Strachey), vol. 14, Hogarth Press, publ. London, 1953-1974.
- D. Hofstadter, D. Dennett, *Vues de l'esprit*, InterEditions, 1987.
- M. Konner, *The tangled wing. Biological constraints on the human spirit*, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1982.
- J.-J. Kupiec, P. Sonigo, *Ni Dieu ni gène. Pour une autre théorie de l'hérédité*, Le Seuil.
- H. Lagercrantz, M. Hanson, Ph. Evrard, Ch. Rodeck, *The Newborn Brain. Neuroscience and clinical applications*, Cambridge University Press, 2002.
- S. Pinker, *How the mind works*, WW Norton, New York, 1997.

et neurobiologique, que comme médecin du début du XXI<sup>e</sup> siècle en France, afin de favoriser la paix dans les écoles, importante pour les populations que nous servons. Les conséquences pratiques, directes ou indirectes, de tout cela sont considérables sur les structures de la santé publique et de l'éducation. Il faut souligner aussi que les pays de la Communauté européenne et, pour certains pays, leurs régions constitutives permettent des comparaisons entre des systèmes très différents qui constituent une véritable expérimentation dont nous devons tirer un profit scientifique, médical, éducatif et de gestion en santé publique, dans le respect de toutes les composantes de cette réalité extrêmement complexe.

**Les troubles de la transmission neurale, responsables de la majorité des handicaps neurologiques et de nombreux troubles comportementaux**

Faute de temps, je limiterai mon propos aux handicaps d'origine périnatale. Suite à l'application très large et souvent mal contrôlée de progrès techniques, la prévalence des handicaps d'origine périnatale est remontée dans les pays développés aux niveaux élevés d'il y a plusieurs décennies. Si l'enfant à naître n'a pas bénéficié d'une programmation génétique favorable ou a été victime d'agressions graves avant de naître ou à la naissance, le couple obstétricien/néonatalogiste a un rôle crucial pour décider si le petit de l'homme survivra pour affronter la vie avec un équipement neural ne lui permettant pas de mener une vie sociale indépendante. À la naissance et pendant les semaines qui suivent, le néonatalogiste dispose de méthodes et d'outils très sophistiqués pour soigner, protéger et parfois guérir. Lorsqu'elle est indiquée, l'application de ces méthodes et de ces outils est souvent une urgence. Des délais de quelques minutes ont parfois des conséquences dramatiques, pouvant faire basculer l'enfant dans un handicap cérébral définitif. Pendant les quelques semaines après la naissance, en cas de handicap grave prévisible, le néonatalogiste est à nouveau investi de responsabilités éthiques majeures en relation avec l'avenir neurologique de l'enfant et avec la décision éventuelle d'arrêt de soins. Entre la fin des années 1980 et le début des années 2000, les néonatalogistes et les réanimateurs pédiatres français ont développé à cet égard une remarquable « exception française » dont je suis solidaire. Survivra-t-elle à l'éthique revisitée qui se dessine depuis quelques années ? La motivation de cette « exception française » est la compassion pour l'enfant et ses parents. Son fondement est avant tout pragmatique et non théorique (s'apparentant à la phrase à la fois si vraie et parfois dangereuse que de Gaulle avait faite sienne : « *Il y a quelque chose au-dessus des lois, au-dessus même des mœurs, c'est l'évidence* »). Cette « exception » comporte aussi un risque de paternalisme médical qui peut être réduit par les modalités d'application. En neurologie néonatale, l'éthique médicale américaine, assez divergente par rapport à la nôtre, ne semble pas basée sur des concepts théoriques plus rigoureux. Je la rapproche plutôt de la phrase de Mark Twain : « *America enjoys three unspeakably precious things: freedom of speech, freedom of conscience and the*

*prudence never to practice either.* »

À la fin de cette période néonatale, les médecins ont le devoir de s'assurer que les nombreux enfants atteints de handicaps neurologiques ou qui risquent de l'être seront soignés et aidés après avoir quitté le service néonatal où leur sort s'est décidé. Les néonatalogistes ont aussi le devoir d'accepter la « vérité vraie », c'est-à-dire d'être informés par des tiers, non juges et parties, du devenir à long terme suite aux décisions qu'ils ont prises ou qu'ils ont contribué à prendre dans les périodes prénatale (en couple obstétricien/néonatalogiste) et néonatale (par le néonatalogiste/réanimateur néonatal). Si le devenir neurologique à long terme n'avait pas été volontairement ou involontairement occulté dans de nombreux pays entre 1975 et 1990, l'acharnement thérapeutique extrêmement grave qui prévalait à cette

## » GLOSSAIRE

**Épigenèse** : concept embryologique remontant à William Harvey et qui s'oppose à la théorie de la « préformation ». Le terme « épigénétique » est souvent utilisé actuellement pour désigner ce qui, dans le développement, n'est pas génétique. C'est un sens néologique utile mais discutable par la confusion qu'il entraîne avec le concept embryologique d'épigenèse.

**Infosphère** : créé ou tout au moins défini par Luciano Floridi en 2002 pour désigner l'espace sémantique (dans le sens du « web sémantique ») constitué de la totalité des documents, des agents et de leurs opérations. Il est à rapprocher du terme « noosphère », utilisé par Teilhard de Chardin, plus large qu'infosphère, la noosphère s'étendant au corpus de connaissances acquises et conservées par l'humanité, et aux agents et opérations qui lui sont associés.

**Neural** : qui se rapporte au système nerveux. La transmission de l'information dans et par le système nerveux ne se limite pas aux neurones, à leurs synapses et à leurs réseaux. Le système glial, par exemple, transmet aussi certaines informations. Dans cet article, il est donc préférable d'utiliser « transmission neurale », plus générale que « transmission neuronale », même si le système neuronal transmet la plus grande partie de l'information.

**Nurture** : substantif anglais sans traduction française précise. Le dictionnaire Webster donne les définitions suivantes : « *Nurture (from Late Latin nutritura, act of nursing or suckling or nourishing): a) the breeding, education, or training that one receives or possesses; b) the sum of the influences modifying the expression of the genetic potentialities of an organism.* »

**Prospective** : démarche qui vise, dans une perspective déterministe, à se préparer aujourd'hui à demain.

époque dans la majorité des centres aurait peut-être été modéré plus tôt, ce qui aurait évité de très nombreux drames humains.

Mes activités en neuropédiatrie et en neurosciences du développement m'ont amené à de multiples échanges avec les néonatalogistes et les obstétriciens, qui furent importants pour façonner ma vision des perspectives de la neurologie néonatale, qui conditionne de manière majeure la problématique du handicap en France :

» le soutien à la neuroprotection prénatale et néonatale, dans tous ses aspects (recherche fondamentale ; différents niveaux de la recherche clinique ; préventions primaire et secondaire ; éducation à la santé) devrait être poursuivi et massivement intensifié ;

» il y a urgence à révolutionner les soins et l'aide aux handicapés qui, quantitativement, sont franchement catastrophiques dans notre pays et sans espoir d'amélioration majeure aussi longtemps que persisteront les méthodes de prise de décision qui prévalent actuellement. Avant tout, l'indispensable révolution doit concerner les budgets de prise en charge des handicapés, avec des courroies de transmission automatiques qui ne requièrent pas un effort politique constant et toujours en échec dans le domaine du handicap. Les droits du timbre, la taxation des assurances, des opérations télévisées revisitées sont de possibles courroies de transmission, parmi d'autres, sans parler de méthodes plus dures auxquelles pensent certaines associations en désespérance. Cette révolution doit aussi porter sur l'expérimentation de modes nouveaux d'organisation de l'aide, de l'accompagnement et des soins. Poursuivre l'actuelle politique de l'autruche serait une calamité humanitaire et une honte morale impardonnable pour notre société et pour notre pays ;

» mettre les neurosciences du développement parmi les priorités de la recherche de nos établissements publics

de recherche. Afin d'éviter l'atomisation, un institut sans mur « Neuroprotection-neurosciences du développement/Réadaptation et résilience », pourrait être créé, qui rassemblerait des efforts nationaux et internationaux ;

» l'éthique des débuts de la vie s'est organisée il y a plus d'un quart de siècle et a permis le développement d'une réflexion éthique qui a beaucoup bénéficié à nos malades et à nos hôpitaux. À mon avis, de nouveaux progrès éthiques requièrent des investissements majeurs en recherche épistémologique et théorique, ainsi qu'en études approfondies sur l'application des processus décisionnels dans nos services et en comparaisons détaillées entre les attitudes et les applications éthiques dans différents établissements français et étrangers.

### Conclusions

Le Graph a choisi de produire une réflexion fondamentale sur la transmission pour inspirer nos actions en faveur de l'homme, de sa santé et de son bien-être.

» Dans l'action concrète, le handicap, le plus souvent maladie de la transmission neurale, s'impose comme notre priorité absolue. Malgré les multiples réformes extrêmement insuffisantes, souvent même seulement cosmétiques, les handicapés et leurs familles sont dans notre pays les oubliés de la santé publique. Ce que nous faisons pour eux est de qualité mais ne couvre qu'un tiers des besoins. Pour les handicapés, nous devons d'urgence faire une révolution, parfaitement réalisable d'ailleurs avec les moyens dont nous disposons, mais il s'agit bien d'une révolution et non d'une réforme.

» *Primum vivere, deinde philosophari*. Depuis l'apparition de l'écriture, l'infosphère-noosphère, « quatrième dimension de la transmission », n'a cessé de croître et a connu, depuis le Web, une expansion explosive. Le devenir de l'homme repose sur la transmission et sur la nouvelle mutation de l'évolution de notre espèce : l'expansion de l'infosphère-noosphère qui changera des règles de la sélection naturelle, pour en éliminer, espérons-le, les failles qui mettent en danger notre existence et notre humanisme.

» Le Graph, les médecins, la joie et l'espoir. La méditation scientifique absolument incontournable sur l'évolution et sur ses failles et accidents, conduit certains à la désespérance, d'autres à une forme d'indifférence ou à la dichotomie et à l'oubli sans doute inscrits dans notre génome ou dans nos réseaux, ce qui permet à la majorité d'entre nous de rester opérationnels malgré tout. Qu'offrir d'autre à nos malades et à nous-mêmes que de devenir ou redevenir joyeux par l'Amour, le Vrai, le Beau et le Bien, les valeurs humanistes qui apportent la Joie et l'Espoir et que partagent, parmi d'autres, les grandes religions lorsqu'elles sont tolérantes et la libre pensée agnostique lorsqu'elle est tolérante ? Pour les directeurs d'hôpital, les médecins et les politiques de France impliqués dans la santé, la première exigence professionnelle est maintenant le service aux handicapés et à leurs familles. Ceux qui ne le feront pas et poursuivront à l'égard des handicapés la pseudo-générosité inefficace des dernières décennies vont se qualifier comme des égoïstes très coupables, même s'ils ont résolu de manière exemplaire de grands problèmes de santé publique dans d'autres domaines. ●

# Internet, la sélection de l'information



**Serge FOMA**

Professeur, université  
Pierre-et-Marie-Curie

**C**es dernières années ont davantage encore révélé le pouvoir de l'information et le rôle capital qu'elle joue dans nos sociétés. Cette tendance lourde s'appuie sur la conjonction de plusieurs facteurs, dont la dématérialisation des contenus, la variété croissante des sources avec la multiplication des contenus générés par les utilisateurs et la facilité de leur distribution sans limite dans le temps et l'espace. La transmission d'information sur Internet associe étroitement, et de manière efficace, la ou les sources productrices de l'information, le ou les récepteurs consommant cette information et bien sûr la maille intermédiaire apte à distribuer des contenus à grande échelle. Internet représente l'information instantanée dans la mesure où cette technologie a été en permanence motivée par la volonté d'accroître, entre les entités impliquées dans un échange, la couverture de l'espace et de la population. Par ailleurs, le principe de la convergence des médias (voix, image, données) et des métiers (télécommunications, informatique, diffuseurs, électronique grand public), à l'origine séparés sur des réseaux différents en raison de leurs contraintes spécifiques de distribution, a permis d'augmenter encore plus la valeur du réseau (loi de Metcalfe <sup>(1)</sup>). La transmission d'information dans Internet est réalisée sans erreur, une propriété obtenue grâce à la mise en place de diverses techniques algorithmiques et de codage, qui permettent, dans la situation rare de l'occurrence d'une erreur de transmission, de la corriger dans des délais raisonnables. La perte d'information, plus fréquente, est en pratique souvent associée à la congestion du réseau, c'est-à-dire une saturation de ses ressources en raison de la quantité excessive de données en transit. De manière analogue à une erreur de transmission, une perte sera détectée et corrigée en émettant le plus souvent, à nouveau le contenu attendu. Finalement, la profusion d'information désormais disponible enrichit les principes élémentaires d'accès et de sélection de cette information au profit d'une recherche adéquat, d'un traitement des données brutes afin d'en extraire de la valeur. Le défi devient la nécessité de capter l'attention de l'utilisateur (lecteur/auditeur/télespectateur). La croissance vertigineuse de l'information distribuée <sup>(2)</sup> a rendu indispensable l'introduction de médiateurs, valorisant l'accès à l'information en la rendant *a priori* pertinente pour ses usagers (exemple de Google créé en 1998 et qui, en seulement douze

ans, est devenu le leader mondial de l'économie Internet). Les tendances de l'évolution de l'information sont assez bien appréhendées aujourd'hui avec l'image omniprésente (90 % du trafic total en 2013), l'importance de l'usage des mobiles <sup>(3)</sup> – accès majoritaire à Internet – et le poids croissant de l'Asie.

## La distribution de l'information

Internet est, sans conteste, un véritable succès, d'une ampleur qui ne pouvait être anticipée lors de sa création. Ses principes fondateurs datent d'environ quarante ans et ont su résister à l'émergence de nouvelles technologies (radio, fibre, capteurs) à une évolution rapide de la demande, à une population en croissance permanente. Aujourd'hui, la question même du recensement des nœuds du réseau, ou de la visualisation du graphe qu'il représente, est une question difficile en raison de la taille et de l'évolution distribuée de son organisation et de sa croissance. De fait, il existe des analogies avec des éléments de systèmes complexes qui présentent des invariants d'échelle de même nature. La révolution numérique passe par l'intégration de possibilités de communication pour tous les dispositifs manufacturés, du domicile à l'automobile, rendant Internet omniprésent, chez soi avec sa *box*, dans les transports avec son *smartphone* ou en voiture qui servira également de passerelle intelligente de services.

Internet constitue donc un transfert réussi du monde de la recherche vers la société. Ainsi, le domaine des réseaux informatiques a connu une très forte croissance ces dix dernières années en raison de l'évolution d'Internet mais aussi des réseaux mobiles et de la forte pénétration de ces systèmes dans tous les secteurs d'activité. Ce domaine a motivé l'intérêt de nombreux chercheurs de profils différents : théorie des graphes, de l'information, modélisation, statistiques, algorithmique, système, télécommunication... En a résulté une accélération rapide des connaissances tant



## Internet a évolué d'un objet de recherche vers un composant majeur de notre société, un système de commodité.

### NOTES

- (1) La valeur (commerciale) d'un réseau (physique comme social) croît avec le carré de son nombre d'utilisateurs.
- (2) De l'ordre de 150 exabytes pour l'année 2010, 1 exabyte représentant environ la transmission de 250 millions de DVD, suivant une croissance de l'ordre de 40 % par an.
- (3) En 2012, 1 milliard d'usagers utiliseront leur mobile pour accéder à Internet.
- (4) De l'ordre de 1,7 milliard d'utilisateurs Internet dans le monde.
- (5) Les sites les plus populaires sont associés aux médias de masse les plus puissants.

du point de vue technologique que méthodologique. L'objectif principal des recherches développées ces dernières années à viser à mieux comprendre Internet, et à le faire évoluer vers des services pouvant répondre à l'émergence de nouveaux besoins, exprimés par l'appropriation industrielle du réseau, son usage pour le bien-être du citoyen, l'association entre mondes virtuels et réels, ou encore l'accès aux services au sens large. Ce qui apparaît important aujourd'hui n'est pas seulement d'imaginer de nouvelles technologies réseau mais de comprendre comment leurs particularités vont modifier les usages. Par exemple, les applications pourront tirer parti d'informations de localisation de l'utilisateur ou lui proposer des services dépendant du contexte (*context-aware*).

Internet a évolué d'un objet de recherche vers un composant majeur de notre société, un système de commodité. Il a progressivement évolué dans le but de disposer d'une infrastructure permettant de connecter tous les ordinateurs du monde, puis tous les systèmes du monde afin d'exécuter des applications innovantes au service des utilisateurs. Internet est donc principalement une formidable machine permettant de distribuer et d'échanger de l'information à grande échelle, mais aussi de spécialiser et cibler cette même information. Son essor entraîne des tensions liées à son développement économique et à son usage grand public. Plusieurs exemples illustrent ces antagonismes comme l'usage populaire des applications de partage de fichiers (pair-à-pair : e-Mule, bit-

torrent, etc.) et les problèmes de propriété intellectuelle, ou encore le besoin d'accroître la sécurité du réseau sans porter atteinte à la liberté individuelle. La géolocalisation associée à l'information permet aussi de l'enrichir, de la contextualiser et donc d'apporter de nouveaux services au consommateur et de valoriser les services des fournisseurs. L'ossature d'Internet est devenue tellement capitale qu'elle évolue lentement, au profit d'une innovation accélérée au niveau des réseaux d'accès (radio, fibre) et des applications.

## La société de l'information et de la connaissance

L'information constitue donc la matière première, source de la révolution numérique dont le marché pèse près de 2 700 milliards d'euros, soit 6,7 % du PIB mondial. C'est également la principale source d'innovation de notre ère industrielle, rendue possible par une croissance accélérée de sa population<sup>(4)</sup>, donc de son audience. Cette évolution majeure a fait émerger la prédominance des services fondés sur la connaissance comme ciment de la nouvelle économie dans la société. Néanmoins, cette première ère est restée très orientée sur l'innovation technologique. Très vite est apparu le besoin d'organiser l'information, de la structurer, de la marquer, de la filtrer, de la sélectionner. Le passage de l'information brute à l'information pertinente, voire à la connaissance, constitue le socle des récents développements, soit au travers de médiateurs divers, soit par l'intermédiaire de réseaux sociaux. Ce processus de traitement est mis à contribution dans l'exercice des métiers et concourt à une transformation sociale, culturelle, politique et institutionnelle de la société. En effet, là encore, l'échelle est vertigineuse. Il y a environ 1,7 milliard d'utilisateurs Internet aujourd'hui, qui se transforment en 500 millions d'utilisateurs Facebook, à peine moins pour Google, une centaine de millions d'utilisateurs Twitter, 50 millions de spectateurs YouTube. Google indexe de l'ordre de mille milliards de pages, 210 milliards de courriels sont échangés de manière journalière (dont 75 % de spam). Enfin, 8 milliards de pages sont accédées sur les réseaux sociaux chaque jour. Cette abondance d'information s'accompagne d'un changement de modèle. À l'origine diffusée (*broadcast media* : TV, radio, journaux), l'information est individualisée (*networked media*). L'utilisateur devint actif, participatif. Nous assistons à la naissance de médias de masse individuels. L'information doit être centrée sur l'utilisateur, ce qui renforce les services de médiation et les offres intégrées de services en ligne (*cloud*). Une transformation qui fait évoluer le modèle de distribution vers un modèle de l'attention, qui renforce la proximité et souligne l'impact majeur du médiateur par rapport à l'auteur. La transformation économique qui l'accompagne permet l'arrivée de nouveaux acteurs forts mais a également tendance, comme ce fut le cas dans le passé, à renforcer les positions dominantes<sup>(5)</sup>. Par ailleurs, d'autres modèles de travail collectif émergent comme Wikipédia, suivant une approche similaire à celle empruntée aux adeptes du logiciel libre. Elle permet la mise à disposition d'une encyclopédie gratuite, reposant sur une expertise collective, une édition coopérative mais sans contenu éditorial. Enfin, l'explosion des réseaux sociaux comme Facebook représente un réel phénomène de société, de soif de communication

du grand public, qui cristallise également les inquiétudes quant à l'intimité numérique du citoyen.

Face à des transformations d'une telle ampleur, des tensions industrielles émergent sous la pression du changement progressif de l'équation économique d'Internet. En effet, le même contenu peut être publié et distribué par des acteurs en situation de compétition. De fait, la question de la « neutralité » du réseau se pose : il ne doit pas exister de traitement différencié dans les réseaux des fournisseurs de services (Internet Service Providers – ISP), par rapport à la source, le fournisseur ou la localisation du contenu. Les défenseurs de la neutralité du réseau clament que ce serait un moyen pour les ISP qui s'en écarteraient d'imposer un service différencié, afin de contrôler les tuyaux et d'éliminer la concurrence. Un tel service différencié serait un service plus rapide mais également plus coûteux. Des tendances similaires apparaissent dans le cadre de l'offre sur mobiles au prétexte de la limite en capacité des réseaux cellulaires. Il convient néanmoins de séparer trois aspects : la discrimination – le blocage de l'accès d'un usager à un contenu ou à un service –, la dégradation du service et l'accès différencié.

## Synthèse

Ce qui frappe aujourd'hui, c'est certainement la rapidité avec laquelle de nouveaux services sont déployés et touchent une masse d'utilisateurs. Il a fallu environ cinq ans pour que Google

devienne mature, mais seulement trois ans à Facebook et un seul à Twitter. Cette échelle de temps est possible grâce à l'évolution des technologies matérielles et logicielles et à la généralisation de l'accès à l'information. Cette masse d'information doit être domestiquée afin de capturer l'attention de l'utilisateur. Cette action, qui vise à transformer l'information en connaissance, passe souvent par une étape de monétisation qui soulève des questions sur l'intimité numérique du citoyen, sur l'accès contrôlé ou non à l'information, sur des questions de droit ou de régulation. L'économie numérique est encore émergente. De nombreuses autres préoccupations sont également discutées comme la fragilité éventuelle du réseau ou sa sécurité, éléments politiques et sociétaux incontournables du débat actuel, de même que l'impact politique et sociétal de ces nouveaux moyens de communication. C'est cet espace-là qu'il convient d'inventer. ●

## BIBLIOGRAPHIE

N. Farouki, *Les Progrès de la peur*, Éditions Le Pommier, 2001.

S. Fdida, *Des autoroutes de l'information au cyberspace*, Flammarion, 1997.

F. Kurose, K. Ross, *Analyse structurée des réseaux*, Pearson Education, 2007.

C. Sunstein, *Republic.com 2.0*, Princeton University Press, 2007.

F. Virieux, *Comment marche Internet*, Éditions Le Pommier, 2010.

## PROSPECTIVE, VALEURS ET CULTURE DOMINANTE

# La mutation des valeurs dans les sociétés industrielles avancées



### Raphaël LOGIER

Professeur des universités, institut d'études politiques, Aix-en-Provence  
Directeur de l'Observatoire religieux

lesquelles l'industrie – en particulier l'industrie lourde et les industries de fabrication et de transformation matérielles – est progressivement passée au second plan au profit des activités de services et de conception qui sont au cœur de ce que l'on appelle l'économie de la connaissance. Par ailleurs, ces sociétés ont pour commun dénominateur d'avoir constitué un espace public libre et démocratique, du point de vue politique, et un système de protection sociale avancé, du point de vue social. Le travail, l'activité industrielle, le fait d'être industriel, ce n'est plus l'objectif prioritaire des citoyens. Ces derniers se définissent de moins en moins par leur profession et de plus en plus à travers leurs loisirs, dont la valeur sociale est en progression constante : les individus s'insèrent de moins en moins dans la société

**I**l convient tout d'abord de revenir sur quelques définitions. Qu'est-ce qu'une valeur ? C'est un ordre de priorité : valoriser telle activité plutôt que telle autre, le travail ou les loisirs, le voyage ou l'existence sédentaire, la famille avant l'individu ou prioritairement l'intérêt individuel avant l'intérêt collectif. Les sociétés industrielles avancées ? Cette expression est quasiment synonyme de « sociétés post-industrielles ». Il s'agit des sociétés qui non seulement ont un PIB par habitant parmi les plus élevés de la planète mais pour

**NOTES**

(1) R. Inglehart, *The Silent Revolution : Changing Values et Political Style in Advanced Industrial Society*, Princeton University Press, 1977.

(2) R. Liogier, *Souci de soi, conscience du monde*, Armand Colin, 2011.

simplement à travers leur emploi mais plutôt à travers d'autres activités, caritatives, touristiques, sportives, etc. Enfin, qu'est-ce qu'une culture dominante ? Il ne faut pas prendre cette expression au sens purement marxiste d'une opposition de classes, mais plutôt au sens d'une dominante chromatique dans un tableau. La couleur dominante d'un tableau s'impose d'elle-même à travers une multitude de dégradés. Prenons pour métaphore des lunettes de soleil : lorsque le verre est bleuté, par exemple, nous percevons l'ensemble du monde – reliefs, formes, éclairages, ombres – comme différents dégradés de bleus. Ce faisant, nous oublions le bleu lui-même, parce qu'il est omniprésent, parce qu'il est dominant. Une culture dominante fonctionne peu ou prou de la même manière : elle se caractérise par une esthétique, des goûts, des idées dominantes, qui vont de soi, qui sont naturalisées, qui ne sont pas discutables. Alors, effectivement, cette culture dominante est produite par une élite ; il y a là une forme de domination, mais pas une domination claire, fixée, visible.

On observe, effectivement, une mutation des ordres de priorité des individus et des organisations dans les sociétés industrielles avancées. Cette mutation n'est pas une révolution bruyante et rapide, mais un mouvement de fond qui semble avoir commencé dans les années 1950-60, après le second conflit mondial, période à la fois de redéfinition du sens du politique, de remise en cause des idéologies, mais aussi d'une prospérité économique durable que l'on nommera les Trente Glorieuses. Les expressions vi-

sibles de cette transformation sont les nouvelles spiritualités néo-orientales, le *new-age*, le mouvement hippie, la *beat generation* aux USA qui croisent des revendications libertaires, les mouvements néo-agrariens, la critique de la « société de consommation », la politisation des préoccupations écologiques, les mouvements révolutionnaires étudiants de la fin des années 1960 et du début des années 1970, comme Mai-68 en France. Mais sous ces expressions sociales tumultueuses, une lame de fond moins visible était en train de s'étendre, une véritable « révolution silencieuse » pour reprendre l'expression du sociologue Ronald Inglehart <sup>(1)</sup>. Ce dernier analyse cette lame de fond comme la montée progressive constante, dans les sociétés industrielles avancées, d'un type particulier de valeurs qu'il appelle « post-matérialistes », ou encore d'autonomie ou de bien-être.

Il y aurait, d'après Inglehart, trois grands types de valeurs caractéristiques de trois grands types de sociétés. Tout d'abord les plus anciennes, les valeurs traditionnelles, qui reposent sur la transmission, la famille, la religion, avec un système moral prédéterminé et imposé de l'extérieur, incréées dans un système théologico-politique. Ensuite, les valeurs dites « matérialistes » ou « de sécurité », qui caractérisent les sociétés industrielles : priorité est donnée, dans ces sociétés, au travail, à l'optimisation de la carrière professionnelle, à la famille et à la religion aussi, mais seulement dans la mesure où elle est au service de régulations sociales propices au développement économique. Or, ces valeurs de sécurité, dominantes jusqu'à la fin des années 1980, seront concurrencées, d'abord marginalement dans les années 1960, par les valeurs de bien-être qui ont fini, aujourd'hui, par devenir elles-mêmes dominantes, dans les sociétés industrielles avancées, en particulier en Europe, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Amérique du Nord. Ces valeurs sont aussi appelées « post-matérialistes », parce qu'elles ne visent plus en priorité à l'optimisation économique d'une carrière (ce qui ne veut pas dire que cet objectif a disparu), mais à l'épanouissement de la personnalité. C'est pourquoi, d'ailleurs, ces valeurs sont encore appelées « valeurs d'autonomie », parce qu'il s'agit de se réaliser personnellement, que ce soit à travers sa profession ou à travers d'autres activités. La nouvelle élite du monde industriel avancé, ceux qui produisent et vivent ces valeurs plus pleinement que les autres, est assimilable en grande partie à la nouvelle classe dite « des créatifs culturels » : frange de la population qui, pour ainsi dire, ne travaille pas uniquement pour subvenir à ses besoins vitaux, mais d'abord pour s'épanouir. La profession est pour cette classe un mode d'expression, au moins autant qu'un gagne-pain. Appartiennent à cette catégorie, bien entendu, les artistes, les peintres, musiciens, les écrivains, les universitaires, les chercheurs, les journalistes... Nous pourrions établir une gradation des professions : de celles qui sont les plus créatives (source d'autonomie au sens des valeurs post-matérialistes)

à celles qui ne le sont pas, et qui sont d'ailleurs toujours l'écrasante majorité des emplois offerts. Ceux qui n'ont pas l'opportunité d'avoir un emploi qui leur permet d'exprimer leur individualité constituent d'ailleurs l'énorme masse des cadres stressés, voire dépressifs. La dépression étant le symp-

tôme du décalage entre les valeurs d'épanouissement personnel auxquelles ils souscrivent et la réalité diamétralement opposée de leurs obligations professionnelles non épanouissantes. C'est ce qui explique, d'une part, que dans nos sociétés la crise de l'emploi n'est que secondairement un problème spécifiquement économique : il n'y a pas assez de main-d'œuvre pour des emplois peu créatifs, peu sources d'épanouissement personnel, pas forcément plus éprouvants et souvent plus rémunérateurs. Il est en effet aujourd'hui en moyenne plus rémunérateur d'être plombier ou de travailler dans le bâtiment que d'être journaliste ou de travailler dans l'humainaire tout simplement parce qu'il y a une telle masse de la population qui se précipite vers ces dernières professions que les places y sont plus chères et moins bien rémunérées. C'est aussi ce qui explique, d'autre part, le développement de ce que j'appelle les loisirs pleins, des formes de tourisme qui ne sont plus des vacances, des moments de vacuité, de vide réparateur pour mieux repartir au travail. Le tourisme devient humanitaire, éthique, de l'extrême, d'aventure. Il ne s'agit plus de se reposer, de s'étendre passivement sur une plage, qui est aussi une plage horaire, interstice entre deux moments laborieux. Les loisirs existent de plus en plus positivement, pour eux-mêmes, non plus en négatif du travail, et permettent à cette frange massive de la population qui ne fait pas partie de l'élite des créatifs culturels, qui eux s'épanouissent dans leur travail, se définissent par lui, construisent le sens de leur vie par leur profession, tout cela hors du travail. Ils ne peuvent pas faire profession d'humanitaire mais ils pratiquent le tourisme humanitaire, même s'ils sont cadres dans une « boîte » d'électronique. Le loisir devient central, ce qui définit l'existence, et la profession secondaire, ce qui permet de partir ailleurs, de faire de l'humanitaire. Il ne peut être grand reporter, sportif ou explorateur, mais il pratiquera le tourisme de l'extrême. Il ne peut être anthropologue, ethnologue, mais il pratiquera le tourisme ethnique, vivant ses vacances au cœur même d'un village zoulou. On remarque d'ailleurs que cette valorisation d'autrui, de l'autre tribu, de l'autre culture, de l'autre tradition, n'est au fond qu'une façon de se « trouver soi-même », de « partir à la recherche de soi », ce qui réduit l'autre à n'être qu'un instrument de la sculpture de soi.

Les valeurs ne constituent pas cependant des « objets » palpables, des réalités « objectives » stables. Par définition, les valeurs sont subjectives et leur évocation doit être maniée avec prudence. Le sens commun, en effet, fait un usage fréquent et extensif du mot « valeurs » dans l'expression : « C'est une question de valeurs », pour dire que c'est une question de principe ou dans l'expression : « Nous n'avons pas les mêmes valeurs » pour dire que nous n'avons pas les mêmes goûts ou les mêmes opinions. Il faut donc être plus précis. Il y a trois registres de valeurs : les discursives et les réflexives, qui constituent ce que l'on peut regrouper sous l'appellation « valeurs théoriques », et les valeurs concrètes (ou pratiques). Les valeurs discursives se rapportent aux grands discours mais aussi aux images, tout ce qui relève de la publicité, du marketing, du packaging, par exemple lorsqu'une marque de yaourt revendique des valeurs bio ou qu'une marque de confiture revendique des valeurs familiales, des valeurs traditionnelles. Ce niveau peut s'étudier à

## « Pourquoi les hommes ont-ils besoin de valeurs, de valoriser les choses, de leur attacher une importance, de leur donner un poids moral distinct de leur masse purement matérielle ? »

travers des analyses de contenu de discours, une classification des images et fournit de précieuses informations sur l'imaginaire social des valeurs. Les valeurs réflexives sont relatives à la présentation de soi, à la manière que nous avons de nous présenter aux autres et à celle que nous avons de nous présenter à nous-mêmes, ce que nous voudrions être et ce que nous voulons paraître. Nous voulons nous présenter comme altruistes, individualistes, travailleurs, proches des « valeurs familiales », indépendants, etc. Ce niveau de valeurs s'étudie très bien avec les fameuses enquêtes Valeurs (en particulier les World Values Surveys), à base de questionnaires fermés à travers lesquels le questionné classe ces valeurs par ordre de préférence. Il réfléchit ainsi (d'où l'appellation que je leur donne de « valeurs réflexives ») son image et à son image de lui-même. Ce niveau fournit des informations très intéressantes sur les valeurs constitutives d'une contrainte cognitive invisible qui oriente les choix des individus ; autrement dit, sans qu'ils s'en rendent compte, certaines choses semblent naturellement bonnes, positives, d'autres mauvaises ou négatives. Par exemple, aujourd'hui la souffrance remet en cause naturellement la dignité humaine ; il faut donc la combattre à tout prix, alors qu'il y a encore un siècle la souffrance devait être éprouvée comme expression naturelle de la dignité humaine. Ces deux définitions naturelles sont en réalité culturellement construites et se traduisent par une contrainte cognitive invisible, qui conditionne la manière dont les individus réfléchissent à l'idée de leur dignité. Enfin, les valeurs

## Le fossé est encore vertigineux entre un monde de superstitions déstructurées et des discours éthiques désincarnés.

### NOTE

(3) R. Liogier, « Espace social des valeurs et adhésion religieuse », in Dargent, Duriez, Liogier, *Religion et valeurs en France et en Europe*, L'Harmattan/Association française de sciences sociales des religions, 2009

concrètes sont celles qui déterminent les choix pratiques directs. Je peux vouloir me présenter comme altruiste, parce que je considère que c'est une valeur désirable et parce que la contrainte cognitive générale me fait naturellement penser qu'il vaut mieux être altruiste et, par ailleurs, en situation concrète, préférer m'enrichir au détriment d'autrui. Ce niveau de valeurs ne peut être repéré que par l'interaction concrète avec les acteurs sociaux, par une enquête dite « qualitative », en utilisant *grosso modo* deux types de méthodes. Soit ce que j'appelle l'empathie participante, en assurant l'interlocuteur de notre bonne compréhension, ou même en lui faisant comprendre que nous sommes proches de lui, que nous aussi nous comprenons qu'il faut tout de même « souffrir pour être un homme », afin de faire ressortir ce qui est incorporé, ce qu'il éprouve même s'il refuse, réflexivement, de se présenter ainsi. L'autre solution étant l'opposition franche, afin de faire réagir l'acteur social, de lui faire dire ce qu'il a sur le cœur comme on dit. Certains pourraient dire qu'une telle méthode relève de la manipulation, et je ne les contredirai pas. En chimie, les chercheurs manipulent des substances pour obtenir des réactions ; c'est exactement le procédé utilisé ici. Retenons que les différents niveaux de valeurs ne vont pas du plus superficiel au plus profond, mais qu'ils représentent trois registres tout aussi pertinents socialement. En outre, ces différents registres interagissent : l'imaginaire social agit sur la présentation de soi, la présentation de soi agit sur les choix individuels en situation concrète. Ces interactions ne se font pas dans un seul sens mais dans tous les sens possibles.

La culture dominante est celle d'un groupe d'individus qui réussit à imposer ces valeurs propres dans l'imaginaire social, valeurs qui déterminent une sorte d'idéal de présentation de soi. Ceux qui ne correspondent pas à ce modèle se ressentent et sont ressentis comme des minorités. Ils peuvent soit vivre leur situation en tentant de se soumettre à la culture dominante, en tentant comme l'on dit de se faire oublier, de faire oublier qu'ils sont différents, qu'ils viennent de pays lointains, qu'ils n'ont pas les mêmes goûts, et ils constituent alors ce que j'appelle une minorité passive, soit, au contraire, décider de revendiquer leurs propres valeurs comme une alternative culturelle ou même comme une contre-culture, se visibilisant le plus possible, comme la culture punk ou, comme depuis les années 1980, le port ostensible de signe musulmans. Dans ce dernier cas, je parle de minorités actives.

Une question de fond ne peut manquer d'attirer notre attention : pourquoi les hommes ont-ils besoin de valeurs, de valoriser les choses, de leur attacher une importance, de leur donner un poids moral distinct de leur masse purement matérielle ? Nous touchons là une question qui relève moins de la sociologie que de l'anthropologie, voire de la philosophie, et qui tient à la spécificité de l'humain. Nous disions que les valeurs peuvent se situer sur un plan discursif, réflexif ou concret, mais dans tous les cas elles révèlent de la dimension mythique de l'homme, qui a besoin de situer sa vie, ses décisions, la moindre de ses actions dans un récit. L'animal humain ne se contente pas d'agir par pure nécessité vitale, il superpose à ses actions une narration qui les situe, lui donne un sens, une orientation. Les objets ne sont pas pour l'homme seulement des instruments utiles ou des morceaux d'un environnement, ils ont une histoire : parce que telle assiette a appartenu à mon grand-oncle, elle prend une valeur singulière, elle fait partie d'une histoire partagée. Même les buissons, les pierres, la terre dans son ensemble ne peuvent rester passivement étalés là : ils doivent être racontés au-delà de leur simple présence matérielle. La religion est donc d'abord récit, récit de création, cosmogonie, de commencement du monde et de son déroulement jusqu'aux hommes, qui replace chaque élément dans une suite. La science moderne est elle aussi une sorte de récit qui ne peut faire l'économie d'une cosmogonie, histoire des commencements, même si elle se donne comme une histoire rationnelle des commencements, une cosmologie. L'homme ne peut exister comme un organisme matériel insensé : il a besoin de se projeter lui-même comme un autre lui-même, il a besoin d'avoir une personnalité, un être narratif ou moral si l'on veut.

C'est à cette ombre non matérielle que nous nous adressons par le « tu » intérieur, comme dans « *tu n'aurais pas dû te comporter ainsi* » ou comme dans « *tu as été très bon* ». C'est l'être moral qui est désigné ainsi, ce que l'on appelle encore l'identité, ce qui fait que nous pouvons prétendre que nous sommes le même de jour en jour, le même dans la glace malgré les transformations morphologiques. Pour que l'ensemble des petites histoires, micro-narrations qui racontent nos vies puissent être cohérentes et nous permettent de communiquer, de nous rencontrer, de nous accepter et de nous compléter, il faut un métarécit, un récit de récit, un grand mythe à travers lequel tout le monde se retrouve plus ou moins vaguement.

L'identité individuelle et collective est ainsi constituée narrativement, et permet à chacun de mettre en scène sa vie afin qu'elle devienne vivable. Lorsqu'une telle mise en scène de soi n'est plus possible, par manque de récit croyable, il y a pour ainsi dire un défaut d'adhérence. Le sol semble se dérober, plus rien ne fait sens. C'est la situation de mélancolie décrite par Sartre dans *La Nausée* (le titre originellement choisi par Sartre pour le roman était *Melancholia*). Une telle situation entraîne une désagrégation de la personnalité, de l'humanité elle-même, aboutissant au phénomène social de l'anomie décrit par Durkheim : absence de norme, de référence permettant de s'identifier, de donner des valeurs aux choses et aux êtres, et même à sa propre vie, d'où l'éventualité dans une telle situation limite avec ce que Durkheim appelle le « suicide anémique », le suicide de celui qui se suicide sans raison, pour rien.

Un des problèmes majeurs de notre époque me semble tenir dans la généralisation du débat sur les valeurs, mais sur les valeurs prises pour elles-mêmes, hors du contexte narratif sans lequel elles ne sont pas susceptibles de provoquer l'adhérence individuelle. Les débats rationnels sur les valeurs humaines, menés aujourd'hui un peu partout et qui parfois aboutissent à des lois comme les lois bioéthiques, peuvent engendrer l'adhésion consciente. Mais l'adhésion à une idée, qui en reste au niveau théorique, ne doit pas être confondue avec l'adhérence mythique, qui se situe au niveau le plus intime de la personnalité et qui débouche sur des choix concrets quotidiens. Les valeurs sont aujourd'hui détachées de leur contexte mythique, de tout métarécit qui pourrait permettre à l'individu de se mettre en scène, de faire de sa vie un mythe imbriqué dans un métarécit plus vaste. C'est ainsi qu'à force de ne traiter les valeurs que de façon rationnelle, formelle, discursive, on a fini par les étouffer, par dissoudre toutes les images suggestives qui permettent aux gens de s'identifier, de se projeter comme des héros, d'admirer des figures mythiques, bref de rêver leur vie. Les valeurs doivent pouvoir se rêver, avant d'être réfléchies, pour devenir concrètes. C'est parce que les valeurs ne font plus rêver que l'hypermodernité se caractérise par la dichotomie entre d'un côté un monde froidement rationnel fait de valeurs inertes et de l'autre un monde irrationnel de superstitions, en bref un monde d'adhésions sages mais inertes, constitutif par exemple de la théorie des droits de l'homme, face à un monde d'adhérences sauvages, qui peut laisser surgir les actions les plus absurdes et imprévisibles parce qu'elles ne se rattachent plus à aucun fond mythique.

Pourtant, semble se dessiner progressivement un nouveau métarécit qui, comme toute nouvelle mythologie, réinterprète les grands mythes du passé dans son propre moule imaginaire. Je l'ai baptisé d'une expression peu digeste : l'individuo-globalisme. Dans l'hypermodernité, l'individu est certes devenu son propre mythe, l'objet d'un culte qui se rapporte à la vérité intérieure, à la découverte de soi, de son vrai soi, au développement personnel, à la créativité, mais le global, le tout sans limite fait aussi partie de ce mythe, comme son pôle opposé et néanmoins complémentaire. Cependant, il ne s'agit pas d'un retour au cosmos des anciens, univers ordonné, parfait parce que limité, mais d'un Tout mystérieux parce qu'infini, sans limite. Cette illimitation est traversée par une ou des énergies, qui ont pris la place

du divin, énergies qui, aussi, nous traversent. D'où l'idée d'homéostasie, d'osmose, entre notre être intime et l'infinie nature, la vision holistique de la nature, du lien intime, énergétique entre soi et le tout qui se traduit par le sentiment océanique, sentiment de l'infini, dont l'expérience était déjà revendiquée par les fidèles des mouvements *new age* et néo-orientaux des années 1970. Ces mouvements spirituels, marginaux à l'époque, furent en réalité les précurseurs d'une mutation profonde de la culture, au point qu'aujourd'hui la croyance en l'énergie, dans le lien mystique, homéostatique, holistique entre l'individu et le global, l'être intime et la nature infinie, est omniprésente dans les discours non seulement spirituels mais thérapeutiques (à travers l'idée de santé globale), alimentaires (à travers par exemple le bio), économiques (à travers l'idée de développement durable) et politiques (à travers l'idée générale d'écologie, y compris d'écologie sociale). Reste à savoir si ce métarécit individuo-global de plus en plus dominant mais toujours en gestation, qui entraîne aussi dans son sillage les anciens mythes religieux en les reformulant dans sa matrice imaginaire, sera de nature à provoquer une adhérence suffisamment générale et durable pour stabiliser les identités individuelles et collectives dans des sociétés emportées par un processus irréversible de mondialisation. L'individuo-globalisme, qui fait indéniablement rêver de plus en plus d'hommes, du moins dans les sociétés industrielles avancées, sera-t-il susceptible de les faire aussi penser, autrement dit sera-t-il susceptible de dresser ce pont, nécessaire à l'équilibre social/individuel, entre l'adhésion réfléchie à des principes éthiques et l'adhérence mythique qui permet de raconter sa vie ? Rien n'est moins sûr. Le fossé est encore vertigineux entre un monde de superstitions déstructurées et des discours éthiques désincarnés. ●

#### NOTE

(4) Au sens de Michel Foucault, la structure impensée des discours, l'*épistémè*, le critère irréfléchi de toute vérité pensable dans une société donnée.

**TRANSMISSION : HÉRITAGE ET PROJETS****Transmission et religion**

**Hippolyte Simon**  
Archevêque,  
Clermont-Ferrand

**P**our nous chrétiens, l'éducation ne se limite pas à la transmission d'un savoir ni d'une culture. Il s'agit plutôt de l'initiation à une expérience vivante. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait intéressant de reprendre les grands seuils de l'histoire du christianisme. Car, selon un principe hégélien <sup>(1)</sup>, l'ontogenèse – qui décrit le développement progressif d'un organisme, de sa conception jusqu'à sa forme mûre, voire jusqu'à sa mort – reproduit la phylogénèse – qui recherche des parentés entre différents êtres vivants en vue de comprendre l'évolution des organismes vivants.

Cela revient à dire, pour nous, que chaque individu qui vient au monde doit apprendre ce que l'espèce a intégré au long de son histoire. L'enfant qui naît doit apprendre à se servir de ses mains, à marcher, à parler, à lire, à compter et, aujourd'hui, même si c'est depuis peu, à se servir d'un ordinateur. Il s'agit de rattraper l'humanité là où elle est arrivée. Pour être libre, il faut être à la hauteur de la culture de son temps. Voilà pourquoi on a inventé l'école, comme ascenseur, pour essayer de rattraper l'humanité, là où elle est parvenue. D'un point de vue religieux, au départ, l'humanité est polythéiste : chaque peuple a ses dieux, pour autant que l'on puisse remonter dans l'histoire. Dans cette configuration, la force est la mesure de la foi. La preuve que les dieux d'une nation sont grands, c'est que cette nation a conquis ses voisins. Donc, la puissance militaire est la traduction de la puissance des dieux. Dans ce système, l'État est considéré comme l'intermédiaire de la volonté des dieux. Si un État étend ses pouvoirs, le peuple vainqueur impose ses dieux aux peuples soumis, mais il n'abolit pas forcément les dieux de ces derniers. On agrandit simplement le panthéon, à l'exemple de Rome qui savait annexer les dieux des peuples conquis à l'intérieur de son propre Panthéon. Le chef de l'État, le pharaon ou l'empereur sont perçus comme l'interprète de la volonté des dieux. Ils sont médiateurs divins <sup>(2)</sup>. Il semble bien que l'on retrouve ce schéma chez tous les peuples païens.

Avec l'Alliance, nous rapporte la Bible, commence une histoire singulière : le peuple juif atteste que Dieu a fait alliance avec un peuple particulier qui s'engage à l'adorer comme dieu unique. Nous ne sommes pas encore sur le point de dire que les dieux des nations n'existent pas. Chaque peuple a ses dieux, mais les fils d'Abraham adorent uniquement celui qui s'est révélé à leur

père. En Israël, le roi ne sera jamais considéré comme médiateur divin. Cette alliance concerne le peuple tout entier.

Avec l'Exode se joue quelque chose de tout à fait décisif : c'est la foi qui devient la mesure de la force. Le peuple qui quitte l'Égypte n'est pas le plus puissant. C'est un petit peuple, mais c'est dans sa foi qu'il trouve la force de faire céder pharaon.

Durant l'Exil, Israël va approfondir la signification de la maxime précédente : « *La foi devient la mesure de la force.* »

Logiquement, Israël aurait dû s'assimiler à Babylone et adorer ses dieux puisque, militairement, la preuve était faite que Babylone était plus grande, plus forte qu'Israël. Israël est déporté à Babylone. Mais, de façon inattendue, avec l'enseignement des prophètes (Isaïe, Jérémie, Ezéchiel...), Israël découvre que son Seigneur n'est pas lié à un territoire, qu'il est maître de l'histoire. Israël reconnaît que c'est son Seigneur qui l'a conduit à Babylone et accompagné dans son exil. C'est là que se met réellement en place ce que l'on appelle le « monothéisme ». Israël refuse d'adorer les dieux des vainqueurs. L'idée, que l'on retrouve dans tous les psaumes, selon laquelle « *les dieux des nations ne sont que du vent* », se met en place. « L'Unique » est le seul Dieu. La grande théologie de la création apparaît. Il ne faut pas tirer la création du côté de la fabrication mais du côté de la donation. Si l'on relit les grands textes de la Genèse, définitivement fixés à ce moment-là, on voit comment Israël en arrive à comprendre que le Seigneur est le maître de l'histoire, le donateur de l'univers. Et il est le seul. La grande difficulté va venir du fait qu'il y aura désormais un affrontement avec les païens, puisque le peuple juif ne peut plus reconnaître l'existence de leurs dieux. Dans les psaumes, il y a effectivement tout un combat contre l'idolâtrie. Au milieu des Empires, Israël doit se garder de l'idolâtrie. Il est un peuple à part, gardé dans sa foi par la loi, son temple et ses prophètes. La grande question, c'est comment rester fidèle au milieu des turbulences de l'histoire ?

Israël est autorisé à revenir à Jérusalem et à reconstruire le temple. Puis l'Empire romain domine le monde connu et entre en Palestine, en 66 av. J.-C. César – du latin *caesus*, participe passé de *cadere*, tailler, inciser, couper – est perçu comme médiateur divin. *Imperator* est d'abord un titre religieux. Ce n'est pas un titre politique ou militaire, c'est un titre religieux : il est l'élu des dieux de Rome. Pourtant, dans l'empire romain, Israël, par sa résistance religieuse, obtient le statut de religion licite. Cela signifie qu'Israël a le droit de n'adorer que son Dieu, à condition de le prier pour le salut de l'Empire. Mais Israël n'est pas tenu d'adorer les dieux de Rome.

Des divergences vont apparaître ensuite entre la tradition juive officielle et le christianisme proprement dit. Nous en avons un témoignage dans l'Évangile selon saint Marc (*Mc 12, 13-17*). On envoya à Jésus des pharisiens et des hérوديens pour le prendre au piège en le faisant parler : « *Maître, nous le savons : tu es toujours vrai ; tu ne te laisses influencer par personne, car tu ne fais pas de différence entre les gens, mais tu enseignes le vrai chemin de Dieu. Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à l'empereur ? Devons-nous payer, oui ou non ?* » Mais Jésus, sachant leur hypocrisie, leur répond : « *Pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ? Faites-moi voir une pièce d'argent.* »

Ils s'exécutent et Jésus dit :

« *Cette effigie et cette légende, de qui sont-elles ?*

- *De l'empereur César.*

- *À César, rendez ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* »

Et ils étaient remplis d'étonnement à son sujet.

Tout part de cette question : est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César ? Il faudrait traduire ici le tribut à César, non pas l'impôt au sens légitime du terme mais une sorte de soumission à celui qui occupe le pays. Mais lorsque l'on dit : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* », la question n'est pas résolue pour autant. En effet, que faut-il rendre à César ? à Dieu ? On peut penser que c'est la Terre que l'on rend à César. Mais, pour les pharisiens, interlocuteurs de l'épisode précédent, on ne peut pas rendre à César – païen, idolâtre, - la Terre donnée par Dieu. Car César, païen, est un rival de Dieu. Il s'octroie une terre qui ne lui appartient pas. Que faut-il rendre à Dieu ? Le culte au Temple ? Pour les sadducéens, le culte, ce sont les sacrifices offerts au Temple. Puisque César permet ce culte, on peut accepter sa présence en Israël. On le voit, la contradiction semble indépassable.

Mais pour ceux qui sont devenus chrétiens, c'est toute la problématique qui va se trouver changée. Prenons l'épisode de la Samaritaine, dans l'Évangile selon saint Jean (*Jn, 4.23*).

L'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande.

Il ne s'agit plus de la Terre ou du Temple. Il s'agit de reconnaître la personne du Christ. Et pour nous, nous reconnaissons que c'est la personne même de Jésus, mort et ressuscité, célébré lors de la fête de Pâques, qui est le Temple de l'Esprit. À partir de là, la Terre et le Temple sont en quelque sorte relativisés, désacralisés, l'adoration est réservée à Jésus, le Christ. Saint Paul va tra-

« Chaque individu qui vient au monde doit apprendre ce que l'espèce a intégré au long de son histoire. »

duire cela par : « *Il n'y a plus ni le juif, ni le grec, ni l'esclave, ni l'homme libre, ni l'homme, ni la femme.* » (*Lettre aux Galates, 3,26*) Chaque personne, quelle que soit son origine, peut choisir d'adhérer au Christ. Quelle que soit sa culture, chacun peut choisir de devenir disciple du Christ. La foi devient, en principe, une démarche personnelle.

L'Église visible est faite à partir des diocèses, c'est une structure très décentralisée. Elle existe à partir des réalités diocésaines, Là où il y a un évêque, il y a une Église. C'est la communion des Églises qui fait l'Église visible. Il faut se représenter autant d'Églises visibles qu'il y a de réalités culturelles dispersées dans le monde.

Je vous ai proposé ce rappel, ou ce long détour, pour vous montrer la difficulté de la transmission pour nous. Il ne s'agit pas de transmettre un enseignement, à bases de notions abstraites. Il s'agit de faire découvrir une personne concrète, avec cette question qui est posée dans les Évangiles : « *Pour vous, qui suis-je ?* » Donc, il s'agit de se prononcer sur l'identité d'une personne. Et pour cela, l'appartenance suppose un minimum d'adhésion. Pour nous, on peut être dans la communauté catholique sans pour autant « en être ». Il ne suffit pas de naître dans une famille catholique pour appartenir vraiment à la communauté croyante. On peut appartenir à une tradition culturelle sans être forcément de tradition religieuse. C'est ce que dira déjà très tôt, au III<sup>e</sup> siècle, Tertullien : « *Nul ne naît chrétien, mais on le de-*

## NOTES

(1) G.W Hegel, philosophe allemand, 1770-1831.

(2) Voir M. Gauchet, *Le Désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.

*vient par le baptême.* » À sa suite, nous parlons en termes de sacrements de l'initiation. Il s'agit d'initier, de permettre d'entrer dans une expérience personnelle, grâce aux trois sacrements de l'initiation : le baptême, la confirmation et l'eucharistie. L'Église ne peut pas se contenter de « transmettre », mais elle doit proposer une initiation. Dans l'histoire, à certaines époques, les réflexes majoritaires ont imposé des appartenances, mais il reste qu'il ne peut y avoir d'appartenance sans véritable adhésion. À travers les générations, l'initiation se fait grâce à l'enseignement, aux rites, aux sacrements, plus intégrateurs qu'un simple enseignement. Cela suppose aussi un environnement (par exemple des monuments) et une intégration culturelle (y compris la tradition culinaire). Mais, au centre, il doit y avoir une expérience personnelle qui ne se décrète pas et ne peut être imposée.

Chez nous, en France, a eu lieu dans les années 1960 ce que j'ai appelé « le mascaret des années 60 ». Le mascaret, c'est quand la mer rentre dans la baie du Mont-Saint-Michel et remonte dans la rivière. À ce moment, vous voyez que les choses partent à l'envers. Dans les années 1960 s'est produit en France un mascaret culturel : tout à coup, l'avenir

s'est mis à venir du futur et non plus du passé. Jusqu'alors, on pouvait parler de transmission parce que l'avenir venait du passé. On apprenait à un jeune agriculteur : « *Si tu veux réussir ton blé, fais comme ton grand-père.* » Dans les années 1960, à la fin de la guerre d'Algérie, lorsque la France a pu disposer d'un budget pour l'éducation de ses jeunes, elle l'a consacré aux collèges et aux lycées. Et en créant les collèges et les lycées, tels que nous les connaissons aujourd'hui, on a permis à une majorité de petits Français de faire plus d'études que ses parents. Je rappelle que, jusque dans les années 1960, autour de 90 % des Français quittaient l'école à 14 ans pour entrer dans le monde du travail. À ce moment-là, la tradition issue des anciens était la garantie de la réussite de l'avenir. Mais à partir du moment où une génération de petits Français fait plus d'études que ses parents, tout ce qui vient de la tradition se trouve, *ipso facto*, disqualifié. L'idole de cette génération chantait : « *T'es plus dans le coup, papa !* » De fait, il y a répudiation de ce qui vient de la tradition. Côté technique, nous ne sommes pas sans voir encore aujourd'hui certains enfants montrer à leurs parents comment utiliser un ordinateur. L'avenir vient du futur, plus seulement du passé. Pour les traditions religieuses, on est complètement pris à contre-pied. La rupture de tradition, pour nous, ce sont clairement les années 1960.

Mais une question redoutable surgit cinquante ans après : quand on a du passé fait table rase, que peut-on transmettre aux générations suivantes ? Comment transmettre ce avec quoi l'on a rompu ?

C'est ce qui explique que les jeunes, aujourd'hui, vont chercher du côté du passé antérieur, des grands-parents, ou se contentent de vivre dans l'instant présent, sans passé et sans avenir, selon l'expression « *No future* ». ●

## Peuple de la mémoire



**Haim Korsia**  
Grand rabbin  
de l'Armée de l'air

**E**n citant le verset biblique : « *Tu enseigneras à ton fils* », je dois ajouter celui-ci : « *Demande à ton père, il te dira, tes anciens ils te raconteront.* » C'est-à-dire qu'il y a la proposition de se tourner vers les parents, la famille pour qu'ils nous disent et que les anciens nous racontent. On voit la différence entre l'expérience des parents et une histoire que racontent les anciens.

Un autre verset qui dit : « *Tu enseigneras à ton fils et au fils de ton fils* », c'est-à-dire tu enseigneras à ton fils ce qui paraît évident, mais tu enseigneras au fils de ton fils, ce qui veut dire qu'il y a en fait un double enseignement, un enseignement qui va des parents à l'enfant et puis un autre enseignement qui va des parents au petit-fils. Mais il y a un autre enseignement qui va des parents au fils, chacun reçoit donc deux enseignements : un de ses parents, un de ses grands-parents. C'est d'ailleurs comme cela que la Bible a été transmise. Dieu l'a transmise à Moïse, Moïse est venu l'expliquer à Aaron puis a appelé ses proches. Il leur a expliqué à eux aussi, puis il a laissé expliquer aux proches ce qu'il avait entendu et on a

agrandi le cercle au fur et à mesure, jusqu'à ce que chacun s'approprie le savoir.

Le Talmud raconte que dans le ventre de sa mère, chaque enfant étudie l'ensemble de la sagesse humaine, la Bible, avec un ange, et quand l'enfant naît, il reçoit un coup de l'ange sur la bouche qui dit : « *Maintenant, tu oublies tout ce que tu as appris.* » Ce serait l'origine de notre petite fosse nasale, qui expliquerait pour beaucoup le sentiment d'avoir parfois déjà vu certaines choses, les réminiscences.

C'est une façon imagée pour dire qu'il y a peut-être une sorte d'histoire et d'historicité de l'Homme qui passerait par le simple fait de naître dans l'espèce humaine. Il se trouve que la Genèse dit : « *Voici le livre des engendremens de l'homme* » qui explique que l'on est l'enfant d'une histoire, c'est-à-dire qu'il y aurait des choses que l'on n'a pas besoin de s'approprier, qui sont dans notre nature, qui sont consubstantiellement ce que nous sommes.

En tout cas, « *tu l'enseigneras à ton fils et au fils de ton fils* », c'est, de manière très claire, le modèle parfait de transmission que l'on valorise, celle où on apprend pour le transmettre à son tour.

Il n'y a d'apprentissage valable que si c'est pour transmettre, sinon c'est une impasse puisque vous savez beaucoup de choses mais que cette richesse disparaît avec vous. L'institution fondamentale sans laquelle il n'y a pas de transmission, c'est la famille, parce que la cellule familiale est un lieu naturel d'échanges, de découverte de soi et des autres. C'est un lieu d'amour où l'on ne nous aime pas pour ce que l'on fait, on nous aime seulement pour ce que nous sommes, avec nos défauts et nos qualités.

Le monde entier, dit le Talmud, ne repose que sur le souffle des enfants qui étudient. C'est-à-dire que le monde entier est porté par cette idée de futur. Cette obligation d'enseigner, de transmettre incombe aux parents, ce qui désavantageait les orphelins. Or, le monde ancien était un monde avec beaucoup d'orphelins, jusqu'à ce qu'un rabbin décide de mettre en place un vrai système scolaire dans chaque ville et chaque village.

C'est très jeune qu'il faut transmettre. Je crois que l'une des clés de la réussite d'une bonne transmission, c'est donner très tôt des bonnes valeurs, des bonnes bases plutôt que de corriger un laisser-aller. « *Il ne faut pas trop parler mais il faut écouter et il faut exercer la mémoire des élèves en leur répétant la leçon tant qu'ils ne l'ont pas comprise.* » Le Talmud dit même : « *Il faut revenir et revenir et revenir sur la leçon.* » En fait, la transmission dans le judaïsme, ce n'est pas une école, mais une école de vie parce qu'elle pousse à refaire les gestes sans considérer que tout est définitivement acquis, tant pour le savoir, la mémoire et le comportement.

La transmission d'une génération à une autre est le fondement de notre civilisation. Cela permet une construction de la société, sinon il y a rupture. Le préalable incontournable pour rendre la transmission opérante est la mise en place d'une relation hiérarchique avec sa connotation militaire, même si certains ont voulu lutter contre. Certes, il y a eu un abus de position de pouvoir, mais il ne faut pas aller complètement de l'autre côté. La hiérarchie n'est pas une soumission mais



## La transmission d'une génération à une autre est le fondement de notre civilisation.

une confiance en celui qui sait, la certitude qu'il possède une connaissance des choses et de la vie qui passe par l'expérience vécue. Il y a donc un préalable à la transmission qui est d'avoir vécu pour connaître. Tout comme il faut une forme d'humilité et de respect pour celui qui reçoit envers celui qui enseigne. Auparavant, il y avait une impossibilité de discuter avec les anciens, puis on est passé à l'obligation de contester, puis à « l'interdiction d'interdire »... Aujourd'hui, nous sommes dans des révoltes quasi ritualisées des étudiants, dans des séquestrations de patrons, des échauffourées avec la police...

En fait, on brise toute la structure du dialogue social, du respect de l'autre. Et donc, s'il n'y a plus de respect, il n'y a plus de confiance d'une génération en l'autre. En fait, ce qui est terrible, c'est qu'avant, les aînés étaient nos prédécesseurs et nous étions les successeurs. Maintenant les aînés sont des concurrents quand ce ne sont pas des prédateurs. Au lieu d'instiller de la confiance entre générations, on a produit de la concurrence et de la prédation. D'ailleurs, la tradition juive rapporte qu'Abraham, le patriarche, a eu un fils, Isaac, qui lui ressemblait tellement physiquement que les gens les confondaient. Au point qu'on montrait beaucoup d'égard à Isaac ou qu'on tapait dans le dos d'Abraham. Un commentaire explique que Dieu a fait blanchir les cheveux d'Abraham pour qu'on le distingue de son fils. C'est une façon de nous sensibiliser à la nécessité d'une hiérarchie des générations. On doit savoir qui est qui. Ceux qui porteront des cheveux

## « Quand vous diversifiez les sources de savoir, vous augmentez l'intelligence collective. »

blancs seront les repères de la société parce que ce sera le témoignage d'un vécu profond, d'une expérience de la vie. D'ailleurs, il y a un texte très clair qui le dit : « *Devant un ancien, tu te lèveras.* », c'est-à-dire que tu respecteras ce qu'il a vécu. Il est comme une sorte de rouleau de la loi vivant.

Ce n'est pas toujours évident. S'il y a un ordre de respect, c'est que ce n'est pas naturel. Les pédagogues, les psychiatres, les pédopsychiatres, les éducateurs ont analysé la raison pour laquelle les enfants cherchent naturellement à s'opposer aux parents. En fait, tout individu est habité par un sentiment très fort de liberté, qu'une autorité quelconque, celle du directeur d'établissement, celle des parents, vient limiter. La seconde, plus subtile, c'est que les enfants ont du mal à se soumettre aux parents parce que l'image des parents, c'est celle de personnes qui commandent, qui ordonnent, qui dictent, qui disent oui/non, tu fais ci/tu fais ça... Ce qui nous amène à parler des qualités du transmetteur, et en particulier de l'exemplarité. Ce n'est pas parce que l'on est transmetteur que l'on ne doit pas avoir d'affection, d'amour, de respect. Mais toutes ces valeurs sont inconcevables si le maître n'incarne pas lui-même les valeurs qu'il enseigne. Vous ne pouvez pas dire aux gens : « *Faites ce que je dis mais pas ce que je fais* », vous n'êtes plus crédible.

Dans la tradition juive, un enfant apprend chez ses parents, puis chez son maître. Et on apprend beaucoup plus chez son maître de sa façon d'être que de sa façon d'enseigner. La transmission implique une adhésion aux valeurs que l'on préconise. Ce n'est pas la parole qui fait l'autorité, c'est l'exemplarité.

Ce que l'on apprend des dernières recherches en pédagogie, c'est que l'enseignement traditionnel est à la fois une aliénation pour l'élève et une illusion. C'est une illusion, pour l'élève d'ailleurs comme pour l'enseignant, car enseigner *ex cathedra*, c'est toujours transmettre une idéologie qui n'ose pas dire son nom. C'est endoctriner les individus qui n'ont pas les moyens de se défendre, c'est empêcher le dialogue.

Le second aspect de cette aliénation, c'est que le système humain produit des castes, un mandarinat, une caste qui s'auto-reproduit, une confrérie de diplômés de telle ou telle grande université, telle ou telle grande école, académie. La science et l'intelligence ne sont plus un moyen de transmission, mais un moyen de pouvoir et de domination. Notre système scolaire écrête, car on ne veut pas de différences ; on inhibe, on mutile. On veut formater et empêcher une sorte de pouvoir créatif de l'enfant ; on crée un moule parce qu'on n'adapte pas.

C'est l'illusion de celui qui croit transmettre un savoir à celui qui ne sait pas. Mais psychiatres et psychanalystes expliquent que c'est le fantasme d'allaitement de la mère. C'est le fantasme du lait que l'on donne. Le bébé ingurgite. L'enseignant croit transmettre quelque chose d'inerte à l'élève. Or, le savoir est toujours en mouvement et il appelle une réaction, une interaction. L'élève ne doit pas seulement boire en posture passive : il doit, par son effort, participer à l'élaboration même de l'objet de la transmission.

De manière générale, on peut apprendre beaucoup de ses maîtres, on apprend encore plus de ses codisciples et beaucoup plus encore de ses élèves. On n'apprend pas juste pour savoir, on apprend pour enseigner soi-même et pour accomplir, c'est-à-dire aller plus loin. Accomplir veut dire dépasser. Ce n'est pas une transmission aliénante, c'est une quête d'une vérité que l'on découvre, ensemble, maître et élève. C'est une exploration. C'est apprendre à apprendre. C'est une construction qui n'est possible que par des actions, par une écoute, par une découverte du monde. C'est ce que dit un rabbin : « *Quel est le sage ? Celui qui apprend de chaque personne.* » Un autre rabbin que j'aime beaucoup disait : *Ne demande pas trop souvent ta route, tu risquerais de ne pas te perdre.* » Si vous demandez votre route, vous savez d'où vous venez et vous savez où vous allez. Si vous ne demandez pas votre route, vous pouvez vous perdre, donc découvrir d'autres choses, d'autres rencontres, découvrir le monde, un monde non formaté. On a à la fois peur – un monde formaté est plus rassurant – et l'envie de découvrir. Il faut vaincre la peur pour oser découvrir.

Je me suis toujours étonné de voir la différence entre enfants et adolescents. Mes enfants, les petits, le dimanche, se lèvent comme d'habitude et il faut leur trouver une activité (poney, jardin d'acclimatation, judo, anniversaire d'un copain...). Les grands dorment. Les petits, quand ils peuvent faire ce qu'ils veulent, font plein de choses. Les grands, quand ils peuvent faire ce qu'ils veulent, ne font rien. Et transmettre et recevoir implique une notion d'effort. Tout le monde rêve aujourd'hui, mais de quoi ? D'être médecin ? Pas du tout. Directeur d'hôpital ?, sûrement pas, rabbin encore moins, évêque pas assez... On rêve d'être footballeur, grand musicien de la Star Ac'. Mais il faut dire aux enfants que même pour être un grand musicien ou pour être un grand footballeur, il faut s'en-

traîner des heures et des heures sous la pluie, dans la neige avec un ballon dégonflé dans un stade miteux. Il faut s'exercer des heures et des heures à faire des gammes sur un piano, peut-être pas extraordinaire, des heures et des heures de travail et d'efforts. Pour réussir à transcender notre génie, il faut des efforts. Transmettre et recevoir impliquent des efforts de tout le monde. Pour être libre de son geste de tennisman, il faut maîtriser la raquette et pour maîtriser, il faut apprendre. Transmettre, c'est donc développer chez celui qui reçoit le goût de l'effort, l'exigence, un peu de rigueur et l'amour de la liberté. Et chez celui qui transmet, le but ultime, c'est donner à celui qui est devant lui l'accès à l'autonomie

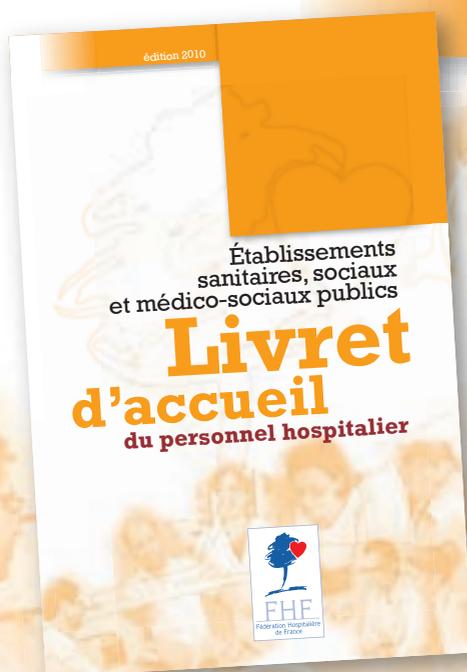
On a pu dire du peuple d'Israël qu'il était un peuple à la nuque raide, mais c'est ce qui fonde sa capacité à résister, c'est ce qui le pousse malgré toutes les vicissitudes de l'histoire à transmettre. Il a ancré sa transmission dans la mémoire et dans le futur. Une sorte de pont. Dans *Paroles d'étranger*, Elie Wiesel dit : « *La tradition juive enseigne que ne pas transmettre une expérience, c'est la trahir.* » Voilà pourquoi nous transmettons de manière obstinée.

Lorsqu'un rabbin obtient le droit de sortir de Jérusalem en feu, il le fait avec un rouleau de la loi dans un bras et un enfant dans la main. Une façon de dire qu'il avait, pour reconstruire, pour pérenniser le peuple juif des valeurs, la Torah,

le texte, et un enfant à qui les transmettre. Si vous avez les valeurs sans avenir, vous n'avez rien. Si vous avez un avenir sans valeurs, vous n'avez rien. On ne peut reconstruire qu'avec les deux.

Je voudrais rendre hommage à ce que vous faites, oser faire intervenir des gens qui n'ont rien à voir, *a priori*, avec votre monde. Vous les amenez à réfléchir avec vous. Cela produit une intelligence collective supérieure à la superintelligence des superprofessionnels. Quand vous diversifiez les sources de savoir, vous augmentez l'intelligence collective. L'histoire de la transmission, l'histoire du savoir, c'est toujours un aller-retour entre les modernes et les anciens, entre ceux qui pensent tenir de manière très ferme un cœur de métier et ceux qui veulent l'ouvrir plus largement. Mais, en tout cas, cela ne se fait jamais sans partage. Et ce que vous faites est une forme de partage, et je voulais vous dire merci et bravo ! ●

nouvelle édition



édition 2010

Établissements sanitaires, sociaux et médico-sociaux publics

# Livret d'accueil du personnel hospitalier



Tarifs*	Prix unitaire
de 1 à 9 exemplaires	9,00 €TTC
de 10 à 50 exemplaires	5,50 €TTC
de 51 à 150 exemplaires	4,00 €TTC
de 151 à 500 exemplaires	3,50 €TTC
501 et +	2,80 €TTC

à commander auprès de

**héral**  
44, rue Jules-Ferry  
94784 Vitry-sur-Seine Cedex  
Tél. : 01 45 73 69 20  
Fax : 01 46 82 55 15

\* TTC prix franco de port (TVA incluse 5,50 %) Pour les commandes à destination des DOM-TOM ou des pays étrangers, les frais de port sont facturés en sus